



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





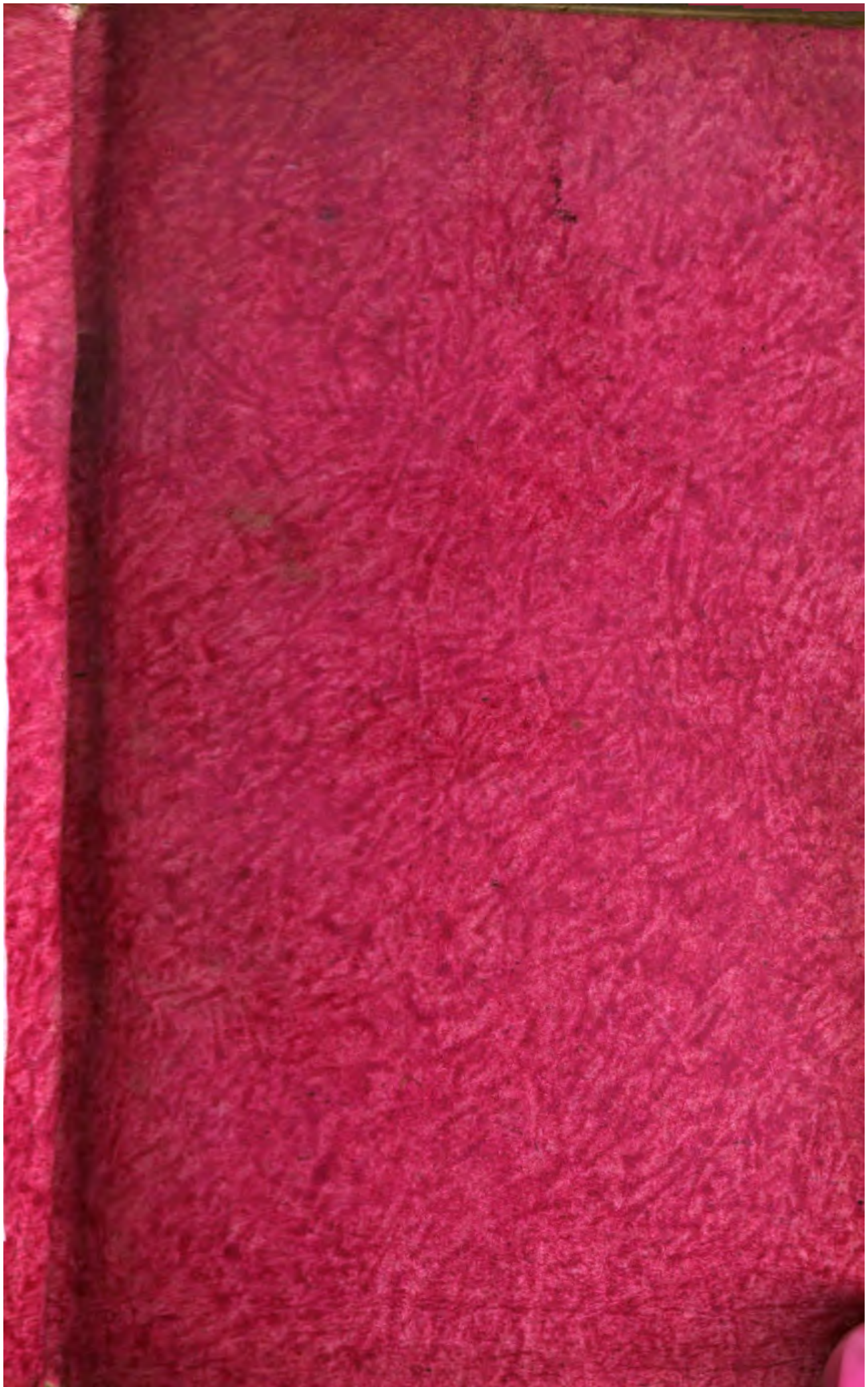
V. L. F. II A. 859







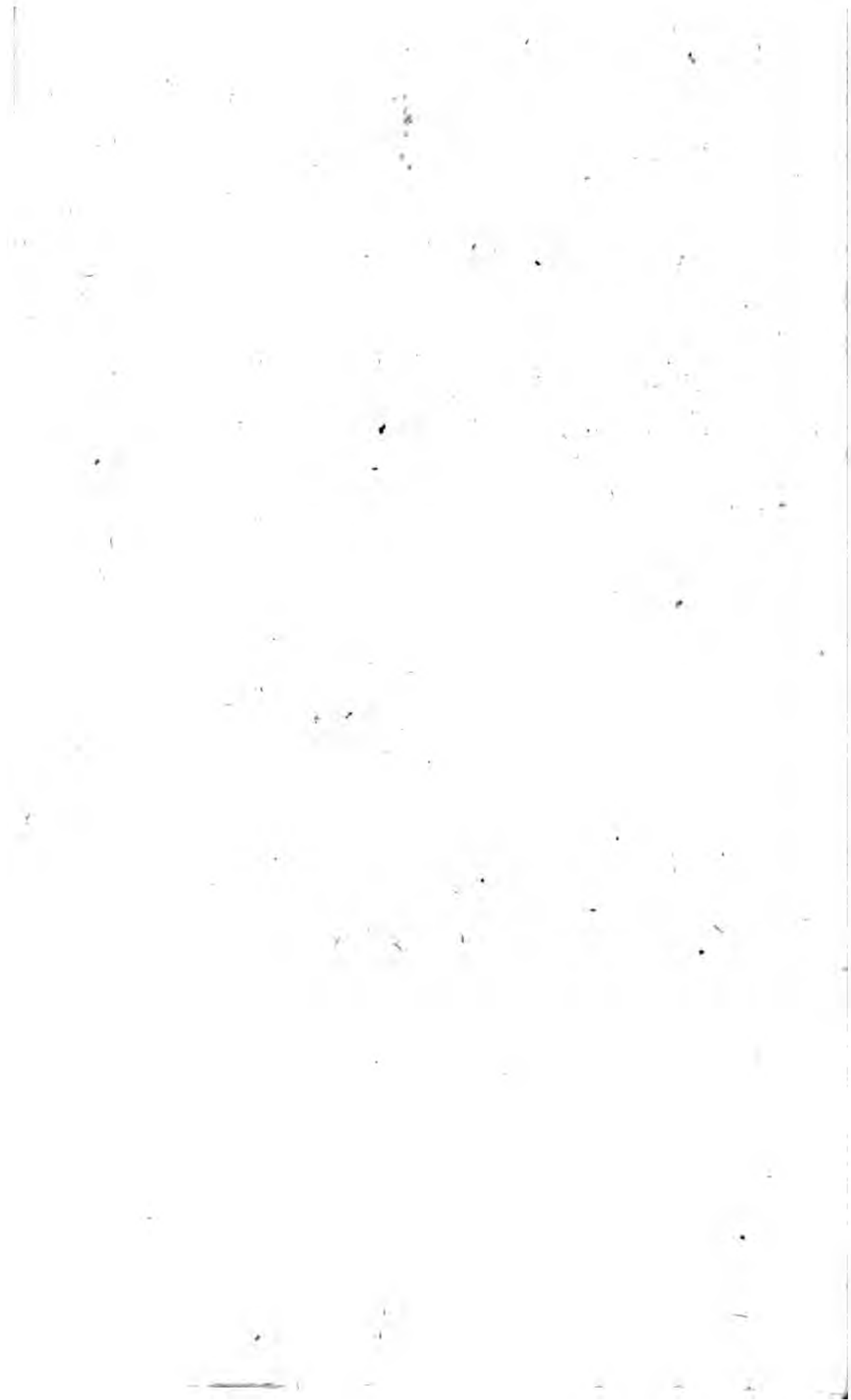
V. L. F. II A. 859











C O N T E S  
D' H A M I L T O N.  
T O M E I I I.



CONTES  
D'HAMILTON.  
TOME TROISIEME.



PAR ORDRE  
DE MGR LE COMTE D'ARTOIS.

---

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.  
M. DCC. LXXXI.





LES QUATRE  
FACARDINS,  
CONTE.

---

A M. L. C. D. F.....

**A** QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie ?  
Ce vers est pris d'une chanson  
Où, sur le ton de l'élégie,  
Certain Eleve d'Apollon  
Demandoit autrefois la vie  
A la Sapho de Pélifson.  
Quant à moi, c'est avec raison  
Que devant vous je m'humilie ;  
Et que je viens, en Jérémie,  
Vous dire, sous un autre nom :  
**A** quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?

2            L E S   Q U A T R E

Faut-il, après le Renard blanc,  
Après Fleur d'Epine la blonde,  
Après Tarare son amant,  
Par un nouveau déchaînement,  
Faire encor trotter à la ronde  
Et l'héritière d'Astracan  
Et le Prince de Trébizonde ?  
Puisqu'il ne dépend que de vous  
De me dispenser d'en écrire,  
Je vous demande à deux genoux  
De me sauver de la satire,  
Et de m'épargner le courroux  
De gens sensés & las de lire  
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu pour un temps  
Des lecteurs & des partisans,  
La Cour même en devint avide ;  
Et les plus célèbres romans  
Pour les mœurs & les sentiments,  
Depuis Cyrus jusqu'à Zaïde,  
Ont vu languir leurs ornements,  
Et cette lecture insipide  
L'emporter sur leurs agréments.

En vain des bords fameux d'Ithaque  
Le sage & renommé Mentor  
Vint nous enrichir du trésor  
Que renferme son Télémaque;  
En vain l'art de son précepteur  
Etale avec délicatesse,  
Dans ce roman de rare espee,  
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur  
La politique & la tendresse,  
Et cette fatale douceur,  
Tendre fille de la mollesse,  
Dont s'enivre un héros vainqueur  
Aux pieds d'une jeune maîtresse  
Ou d'une habile enchanteresse,  
Telles que les peint ce Docteur  
Instruit de l'humaine foiblesse,  
Et curieux imitateur  
Du style & des fables de Grece :  
La vogue qu'il eut dura peu ;  
Et las de ne pouvoir comprendre  
Les mysteres qu'il met en jeu,  
On courut au Palais le rendre,  
Et l'on s'empresça d'y reprendre  
Le Rameau d'or & l'Oiseau bleu.



4            L E S   Q U A T R E

Ensuite vinrent de Syrie  
Volumes de contes sans fin,  
Où l'on avoit mis à dessein  
L'orientale allégorie,  
Les énigmes & le génie  
Du Talmudiste & du Rabbin,  
Et ce bon goût de leur patrie,  
Qui, loin de se perdre en chemin,  
Parut, sortant de chez Barbin,  
Plus arabe qu'en Arabie.  
Mais enfin, graces au bon sens,  
Cette inondation subite  
De Califes & de Sultans  
Qui formoit leur nombreuse suite,  
Déformais en tous lieux proscrite,  
N'endort que les petits enfants.

Ce fut dans cette paix profonde,  
Que moi, misérable pécheur,  
Je m'avifai d'être l'auteur  
D'un fatras qu'on lut par le monde.  
Je l'entrepris en badinant,  
Et je fourrai dans cet ouvrage  
Ce qu'a de plus impertinent

F A C A R D I N S. 9

Des contes le vain étalage :  
Mais je ne fus pas assez sage  
Pour m'en tenir à ce fragment ;  
J'y joignis un second étage.

Pour marquer les absurdités  
De ces récits mal inventés,  
Un essai peut être excusable ;  
Mais dans ces essais répétés,  
L'Ecrivain lui-même est la fable  
Des contes qu'il a critiqués.

Vous, qui disposez de ma vie,  
Qui la rendez heureuse ou la comblez d'ennuis,  
Souffrez, de grace, que j'oublie  
Les engagements où je suis.  
En vain je fais l'apologie  
Du conte de la Nymphé Alie,  
Et de la dernière des nuits,  
S'il faut me signaler par une autre folie,  
Et coudre un nouveau supplément  
Au dernier tome de Galland. \*

---

\* Auteur des mille & une Nuits.

6            L E S : Q U A T R E

Je ne connois que trop la honte  
De mettre au jour conte sur conte;  
Cependant, si vous l'ordonnez,  
Je vais, en dépit du scrupule,  
Suivre les loix que vous donnez,  
Et me livrer au ridicule  
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le Prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures par ordre du Sultan son Seigneur. Ce Prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, & quelque peu Gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

C E n'est point à votre Majesté sublime & toujours auguste qu'il faut conter des fables ; pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la Sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vançoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mere, la plus superstitieuse Princeſſe de ſon temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; &, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit ſur le point d'envoyer à l'Oracle pour en demander un à ſa fantaiſie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faiſoit grand cas, s'avifa de répéter deux ou trois fois FACARDIN. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, & pour m'honorer de ce beau nom. Paſſons aux temps de ma vie qui ſont marqués par les événements dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre Cour quelques jours avant la révolution qui ſurvint au ſujet de la premiere Impératrice votre épouſe; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes Etats: & je prendrai la liberté de vous dire que j'y défapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre Hauteſſe depuis ſon retour; car encore

## 8 L E S Q U A T R E

vaut-il mieux ne se point remarier , que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse en ne lui donnant pas le loisir d'être infidele , c'est-à-dire en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes Vassaux vos Sujets dans leur obéissance ; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les Peuples s'imaginoient que les autres Souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode.

M'étant fait donner alors la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année , avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers , je partis dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avoit donné aussi célèbre qu'il me paroïsoit inoui : & certes je puis dire , sans me flatter , que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de

celles que prennent d'ordinaire les autres Aventuriers ; car , au lieu d'un Ecuyer pour porter mes armes & pour conter mes exploits , je pris un Secrétaire pour les écrire ; & jamais pauvre Secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit par-tout mon audace ; les Beautés cédoient à mon mérite , & leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé sans jamais pouvoir être amoureux ; & si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser , je ne sais ce que je serois devenu.

Mon Secrétaire avoit naturellement du bon sens ; & comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service , il tâchoit de me consoler , en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie , que celui dont je me plaignois. Fasse le Ciel , disoit-il , que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais , & que la fortune lui soit assez favorable pour l'é-

loigner du climat dangereux & des campagnes fertiles du royaume d'Astracan!

Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une forêt sombre & délicieuse, & j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, & pour apprendre de mon Secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux.

Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air, & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aisée qu'on pût voir; & son visage étoit si charmant, que mon Secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise & l'admiration que lui caufoit une figure si gracieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner; car s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivoit; & au lieu de s'en couvrir, comme je crus

qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or & de pierreries, que je pris pour un aigle, & qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement; & remettant le casque à son Ecuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon Secrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude, s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon Secrétaire, ayant civilement arrêté son Ecuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appelloit Facardin.

FACARDIN! Grands Dieux! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation le beau Chevalier, qui crut que je l'appellois, tourna la tête de son chameau pour m'a-



border, & me demanda ce que je souhai-  
tois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de  
savoir de vous s'il est possible que vous vous  
appelliez Facardin. Il n'est que trop vrai,  
me répondit-il ; & plût au Ciel qu'on ne  
m'eût pas été chercher si loin ce maudit  
nom pour me rendre malheureux, puisque  
je puis attribuer une partie des disgraces  
qui me sont arrivées, à la fatalité secrète  
qui semble attachée à ce nom ! Oseroit-on,  
lui dis-je, vous demander quelles sont ces  
disgraces ?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement  
du monde. Je serois le plus constant de tous  
les hommes, si je n'étois aussi malheureux  
en amour, que j'y suis sensible depuis quel-  
que temps : cependant je ne puis me plain-  
dre d'avoir été trahi dans aucun commerce,  
puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai  
que la plus adorable des mortelles, & la  
seule qui m'ait jamais regardé sans aver-  
sion, a paru se radoucir en ma faveur : mais  
hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve  
dont le souvenir me transite d'horreur. N'en

parlons plus, ajouta-t-il ; & pour revenir à ce que je disois , il est impossible que mes soins , ma complaisance & mes assiduités , au défaut des autres agréments que je n'ai pas , puissent être par-tout rebutés , si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi ! dis-je , il seroit possible qu'un homme fait comme vous eût inutilement offert l'hommage de son cœur ; & qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause !

Il n'est que trop vrai , reprit-il ; & , pour vous en convaincre , je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck. Mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire , que de donner son attention au récit des affronts que l'Amour m'a faits.

Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter ; & pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : Seigneur , lui dis-je , mettez-vous dans la tête qu'un

nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez, mais il faut que les Beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté & de leurs rigueurs. Je m'appelle Facardin, comme vous ; & pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent Beautés en mon chemin, &, quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon Secrétaire vous en fera voir la liste, & vous en donnera l'adresse. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons.

Hélas ! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vrais tigresses pour moi ; moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la Vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats & aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque

vous voulez bien me donner quelques moments d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots; & tandis que nos gens cueilloient des grenades & quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours :

COMME j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, & que je serai le misérable rebut des Beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance, & de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errants fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi-bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mouseline

la sérieuse, Princesse d'Astracan. Mais quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir, ou l'espoir de la posséder, qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur dans cet heureux temps ne respiroit que la gloire, & j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événements qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'isle des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; & voici ce que c'est que l'une & l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les Poëtes assurent que le ciel & tout l'attirail de ses étoiles se repose, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une merveille; on les y trouve par troupeaux, & ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a

de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude.

Au sortir de cette forêt, les habitants du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt; & qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims & de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes & de petits enfans; que le peuple, dans cette extrême misere, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoufsal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantemens relégué tous les lions dans une isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande que du temps des lions, parceque ces vastes troupeaux que j'avois pu remarquer en passant la forêt se répandoient par-tout, & ravageoient les blés de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les

ans trois ou quatre chasses dans l'isle des lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que le temps de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir, que d'inviter à la chasse aux lions : mais pour moi j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'isle des lions étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse : je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de fleches & d'épieux ; mais au lieu de tout cela je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes, & vingt jeunes filles assez bien faites. Les hommes menaient chacun un cerf ou un daim

en laisse; & chaque fille portoit un coq sur le poing : il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes.

A mesure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugissements effroyables, & des hurlements si affreux, que mon Ecuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos Nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable: mais trois de nos chaloupes, abordant avant les autres, lâcherent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laisserent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, der-



rière lesquels on avoit posé les bêtes fauves , que nos lions revinrent tête baissée sur nous ; ils étoient deux douzaines , tous lions de grand appétit , à ce qu'il me sembloit. Mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à-la-fois , une des Nymphes ôta vite-ment le chaperon de son coq , & lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions paroissoit si sombre , que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour , & se mit à chanter de toute sa force pour le saluer : les lions en furent tellement effrayés , qu'ils disparurent tous dans un instant , excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs , & avec cette même fille dont le coq venoit de chanter. Quoique ce lion fût empêtré dans le filet , de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal , on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe , pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, Seigneur? cette chasse,

qui me paroiffoit auffi nouvelle qu'elle étoit divertifante, dura jufqu'à ce que chaque chafeur eût ramené fon lion, fa demoifelle & fon coq. Je voulus refter le dernier, & me charger du poſte d'honneur, parceque c'étoit le plus périlleux; & je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon Ecuyer dans la chaloupe qui partit la dernière, excepté celle qu'on m'avoit laiffée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit auffi laiffé le coq le plus fier, & la fille la plus aſſurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des inſtructions ſur notre retraite : mais moi qui n'en pouvois plus de honte de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priaï de ne point faire chanter fon coq, que je ne me fuſſe éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que ſ'ils venoient pluſieurs ſur moi pendant que je ſerois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui diſ qu'elle viendroit aſſez à temps à mon ſecours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort diſposée, je le vis à ſon

air ; & sur le point qu'elle m'alloit répondre , les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main , & fis quelques pas pour aller à leur rencontre. Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions ; ses yeux étoient étincelants , sa crinière toute hérissée : & , par hasard , ce lion se trouva sourd comme un pot ; car la jeune fille , effrayée de son énorme grandeur , fit d'abord crier son coq , & le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux & tellement aigu , que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions , à la réserve de celui dont je parle , saisis de terreur panique , se culbuttoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma Nymphé & son coq s'égoïfilloient à force de chanter & de se désespérer ; & le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit , sans vanité , des spectateurs plus tranquilles & plus illustres que ceux que nous avions.

Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits; mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure, qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire: mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit: mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, & ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée, qu'elle lâcha son coq: le lion me quitta pour courir après, & je quittai la fille pour courir après le lion; je l'eus bientôt atteint, mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris, & qu'il avala en notre présence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment

nouveau ; j'en fus si transporté de colère, que, sans m'appercevoir de l'état où le lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer : la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi : mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance ; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, & me dit : Ah ! Facardin !

Je commençois à m'attendrir, & j'étois sur le point de m'en approcher, pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appellerent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé : la corde s'en étoit détachée pendant notre combat ; & s'en étant apperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe

au rivage , au lieu de nous y embarquer , elle pensa se désespérer : je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner , dans l'état où je l'avois laissé , le pauvre lion qui m'avoit parlé ; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme , & pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante , & me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi , pour un vieux lion mort , à la fureur de tous les lions vivants de cette isle. Elle eut beau dire , je fus à l'endroit où je l'avois laissé : mais ce fut inutilement que je le cherchai par-tout à la ronde.

Je me rembarquai donc , assez honteux de ne pouvoir , comme les autres , ramener un lion. Mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer ; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son coq , que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille , & qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour

la consoler d'un désespoir qui me parut assez bizarre , nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée ; je perdois beaucoup de sang , & je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon Ecuyer , dont j'avois pris quelque soin en le renvoyant malgré qu'il en eût , auroit à son tour quelque attention pour moi , & qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont , ou sur le rivage , pour me recevoir : mais je n'y trouvai personne.

La fille que j'avois ramenée , se désespérant de plus en plus , prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne pour implorer le secours de Caramoussal , ou pour se précipiter , disoit-elle , du lieu le plus convenable à son désespoir , en cas que le Magicien ne lui fût pas favorable.

Je la suivis le plus long-temps que je pus , pour la détourner au moins de ce dernier projet : mais l'ayant perdue dans l'obscurité , qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit , après avoir

long-temps erré parmi les pointes de rocher, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit.

Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau, qui se précipitoit en cascades le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une foif si pressante, que, sans égard à ma foiblesse & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter & de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois un foible rayon de lumière. Je le pris pour guide; & à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouers dont les femmes se servent pour filer.

Je ne me trompois pas; & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardents, placés à chaque côté d'une misérable chau-



miere , je vis deux bras secs & décharnés , avec deux mains assortissantes , qui , par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumiere , faisoient tourner la roue de cette machine , & filoient avec plus de grace qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque temps considéré cette discrete & mystérieuse façon de filer, je poufsai la porte sans y frapper , dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours.

La porte s'ouvrit sans efforts , & je vis la fileuse , dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort ; elle étoit nue jusqu'à la ceinture , & la plus seche de toutes les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité. J'en détournai la vue pour lui demander à boire.

Rien ne vous manquera dans ces lieux , me dit-elle , pourvu que la patience ne vous manque pas , & que vous puissiez résister à votre envie & vaincre votre averfion. A ces mots, m'embrassant avant que je pufse

m'en appercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle; & voyant mes habits tout sanglants, elle en tressaillit; & toute alarmée d'un péril où je ne croyois pas être: Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me déshabilloit en me tenant ce discours; & visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, & me bai-soit de temps en temps les endroits qu'elle esuyoit.

Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses & de ses faveurs; & malgré ces marques d'averfion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane: Insensé! me dit-elle, si tu favois le trésor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressements & ta reconnoissance!

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne

seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir éteindre ma soif, & de m'éloigner d'une telle hôtesse : je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile, si elle me laissoit misérablement mourir de soif.

Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir : suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépité; & sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; & malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus petite & la plus délabrée qui soit au monde. La seconde me parut un peu plus raisonnable; la troisième plus grande encore & fort ornée : mais la dernière chambre où

je la suivis étoit la plus magnifique & la mieux meublée qui soit dans l'univers; c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque Fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoient par-tout que glaces, que peintures exquises, & meubles précieux : une toilette galante & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre un lit en broderie de perles orientales & d'or de la Chine, sembloient n'attendre que la Déesse qui devoit se présenter à l'une & à l'autre ; car auprès de la toilette je vis un déshabillé qui me parut celui d'une Impératrice de dix-huit ans.

Nous avons été long-temps à nous rendre à cet appartement : car outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer ; & passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques moments comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif ; cependant j'en suspen-

dis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention ; & me prenant par la main : Allons , dit-elle , allons à la fontaine ; ce que vous regardez est fait pour allumer des feux , & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre : suivez-moi , je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement ; & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit , & que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire , je courus , la bouche ouverte , au plus gros bouillon qui sortoit des rochers : mais l'importune vieille me retenant par le bras : Ecoute-moi , dit-elle , pour la dernière fois : si , sans céder au desir pressant d'étancher ta soif , tu peux te résoudre à me tenir une heure toute entière dans tes bras sans toucher à la fontaine , je te ramènerai dans le lieu d'où nous venons , & tu

seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir.

A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints qui ressembloient plutôt à ceux de quelque cane morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Graces : c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir éteint ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu ; & , selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité ; le sommeil s'of-

frit , & je l'acceptai fans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai : je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers ; je tournois de tous côtés les yeux fans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce désert , ni comment j'en pourrois sortir ; la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne , & je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière & de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit : mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois , que les cheveux me dressoient à la tête toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés , qui , loin de m'offrir un passage , sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi.

Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu , je m'obstinai dans la recherche périlleuse de

quelque issue ; j'en trouvai donc une , après en avoir désespéré. C'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure , fort profonde , & qui paroissoit plutôt la retraite de quelque ours , que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pourtant l'aventure : & , mettant l'épée à la main , je descendis longtemps dans cette caverne ténébreuse , sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée ; mais , après mille difficultés , je sentis enfin que le terrain s'élevoit , j'apperçus un foible rayon de lumière qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain.

Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré ; c'étoit une grotte assez spacieuse , embellie de coquillages & de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant & poli pendoit d'un côté de cette grotte ; de l'autre , je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries , avec toutes ses fleches : une



grande cage d'ébene, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte.

J'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amufai point à faire des réflexions sur ce que je voyois; je sortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamants, les plus parfaits & les plus brillants que j'eusse jamais vus; mais ce soulier étoit si bien fait, & sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle.

Comme j'avois lu dans nos Poetes que Pallas faisoit trembler la terre & qu'elle agitoit les forêts en marchant, & que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du mont Ida jusqu'à l'isle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une Déesse; mais je résolu, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un

tel soulier. Je l'emportai sans espoir d'en être long-temps en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chafse dans la grotte, ou bien à cette autre Nymphé invisible dont j'avois vu la toilette dans un des appartemens de la vieille.

J'étois en doute fi je devois m'y rendre pour la chercher, ou fi je devois rester auprès de cette grotte jufqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver, lorsque je fus entraîné loin de l'un & de l'autre par des gémiffemens & des lamentations qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible; car, depuis la rencontre de ce soulier, je me fentois le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avois jufqu'alors regardé qu'avec indifférence.

Celle qui se défefpéroit n'étoit autre que la Nymphé au coq. Dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi pour me

prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grace ; car je me sentojs déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai respectueusement ; & , voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter , après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois , elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête , comme si jamais elle ne m'eût vu , & se tournant de côté : Mettez-vous donc plus loin , dit-elle ; car vous me paroissez si désagréable , que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission ; & l'impertinente , détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit , me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule , il faut que vous sachiez que les coqs que vous avez vus ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui , comme moi , sont distinguées par la naissance ou par le mérite. Il se fait dans notre province

trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier; & les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amants jour & nuit pendant ce temps; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions. Si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve : mais s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel; & , sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir : mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis ! Que ne m'a-t-il aussi dévorée ! Que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ! ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous !

Un autre se seroit révolté contre les duretés qu'elle me disoit en face : mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuse ; & je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir & ma tendresse naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent : elle le reconnut aussi ; car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux, avant qu'elle fût privée de celle du jour.

Cet amant étoit fort camard, son teint étoit couleur d'ardoise, & les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux chinois qui ne savent ce que c'est que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, & qu'il l'enleveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien, moi qui l'avois réduite à cette extrémité, les garantir, pour une heure

seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille? lui dis-je. Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien aimée sous le bras, & se mit à descendre vers la mer, d'une extrême vitesse.

J'en eus d'abord quelque espece de jalousie : mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne, que je croyois rêver : cependant je n'étois pas encore au bout ; car...

C'est bien vous qui rêvez! dit l'impatiente Dinarzade en l'interrompant : on vous demande le récit de vos aventures particulieres, que vous auriez dû conter très succinctement dans la conjoncture où nous sommes; &, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses.

Et que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le Sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, & que le récit en dure autant que la nuit ? avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience ? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules. La belle Sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel, & Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours :

J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver en songeant à la diversité des événements qu'un si petit espace de temps avoit fait naître. Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le ma-

tin : mais au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille. La porte en étoit ouverte; j'y vis les rouets, mais ils ne tournoient plus. Je ne me sentoís plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté : je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, & je ne cefsois de le regarder, ou de le baiser, comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espee de géant, armé d'une puissante mafsue, & velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste, & moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent.

La premiere chose qu'il fit en me voyant fut de prendre sa mafsue à deux mains, & de grincer les dents comme un ours. La se-



conde fut de louer le Ciel de ce que le voleur des deux fouliers de sa dame tomboit entre ses mains ; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier , puisque j'étois encore saisi de l'autre. Il m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourments tout nouveaux.

Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment. Du même ton il m'ordonna de lui livrer le foulier , & de le suivre : Je te l'ôterois , me dit-il , avec plus de facilité que je ne te le demande ; mais il faut , selon les ordonnances de ma souveraine , que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine , lui dis-je , va-t'en l'assurer de ma part que ni toi , ni tous les loups-garoux de ta race , ne me feroient point rendre un foulier que j'adore , & que je n'ai point volé. A ces mots je mis l'épée à la main , voyant que ce dro-

madaire de sauvage levoit sa mafsue pour m'afsommer.

Il étoit d'une force prodigieufe ; mais comme il n'étoit pas fort adroit , & que la fureur le transportoit , j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers , & renverfoient les chênes qui fe trouvoient auprès de moi : cependant je lui tirois du fang à chaque fois qu'il me manquoit.

Je crois que je serois forti de ce combat fans en perdre , fi ma destinée n'eût été foumife aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas apperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied , qui pouvoit paffer pour une des défenses du fanglier d'Erimanthe : mais je le sentis à la fin ; car m'étant baissé pour éviter un coup de mafsue qu'il fit semblant de me porter , il prit son temps pour me faire une estafilade , qui ne cédoit guere à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colere , que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie. Il tomba comme une tour,

& fit trembler la terre par sa chute.

Je me jettai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix qui sortoit de la cabane me cria : Vaillant Chevalier, ne tuez pas mon sauvage. J'obéis, & le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit sortie, résolu de présenter à la vieille le foulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il étoit à sa fille, ou à quelque niece dont j'avois vu l'appartement & les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne ; & dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins sur mes pas pour tirer quelque éclaircissement du sauvage sur cet enchantement : mais je ne le trouvai plus.

Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étois presque point affoibli : je me

sentois seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne. Je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif : mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir. Mon unique ressource étoit la grotte : je la cherchai par mille sentiers rudes & détournés, sans pouvoir la découvrir ; & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer ne m'y eût conduit. Je ne pouvois suivre de guide plus agréable dans l'état où j'étois : j'y parvins donc à la faveur de ce secours ; & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte : c'étoit une Nymphe en habit de chasse. Elle étoit à moitié couchée sur un riche canapé ; & dans cette posture, je crus que la Déesse des Amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis : sa gorge étoit découverte d'un côté, & ce côté découvert

valoit à mon gré tous les trésors que la terre, la mer, & toutes les beautés de l'univers peuvent cacher : sa jupe étoit ouverte & rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamants pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier : la jambe que cette ouverture laissoit voir n'étoit pas la jambe d'une mortelle.

Elle me la présenta cette belle jambe ; & tournant les yeux sur moi : Quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur. Vous tenez mon soulier, poursuivit-elle ; & la témérité d'avoir osé le toucher est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu : si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos espérances & des miennes. Chauffez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient.

J'obéis avec un certain respect mêlé

d'empressement ; & pendant ce service que je lui rendois , j'étois si transporté , que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier avec la plus grande facilité du monde , elle m'ordonna de l'ôter , & me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins , & je lui dis d'un air tendre & passionné que je mourois de faim , comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour.

Eh quoi ! dit-elle , toujours des besoins ignobles ! Vous entrez hier chez la vieille pour boire , & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger ! Il n'importe. Mais voyons , avant que de passer outre , si vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire , & si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé. Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre. Prenez cet arc , & voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris , ne doutant pas que je n'en

vinse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chauffer : mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaliser que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant. Il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas : mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis.

La Nymphé, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds : mais détournant aussi-tôt les yeux comme de quelque objet d'horreur : Prenez une des fleches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette fleche ce que vous verrez en l'air.

Je sortis, & crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête : comme après avoir bien regardé je n'y voyois autre chose, je décochai la fleche de toute ma force. Je la perdis bientôt de vue ; & dans le temps que je la croyois dans la moyenne région

des airs, tant elle fut long-temps à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La Nymphé accourut, retira sa fleche, & lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoiqu'avec la même aversion : Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance : mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable, & si digne d'être aimé ? Prenez mon soulier, gardez-le bien ; parcourez toute la terre, & ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chauffer, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière con-



dition, & l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, & vous ne serez jamais heureux.

Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire : c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me devoit, on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre & si charmante, qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir, lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, Seigneur Chevalier, le détestable ragoût que c'étoit ; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied, & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dresserent à la tête , le cœur me souleva ; & j'allois fortir pour ne plus voir cet objet odieux , lorsque la Nymphé , sans me parler , fit un grand soupir , & me jetta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux , j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair , que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort , lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours.

Elle me parut toute radoucie ; les regards s'arrêterent sur les miens , & j'en fus si transporté , que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi , & me dit , en s'appuyant contre mon épaule , qu'elle ne me prieroit pas d'achever , mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet , disoit-elle en me regardant tendrement : le premier enchantement va se dissiper , je le sens par mon cœur. Si vous persévérez jusqu'à la fin , vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime :

mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus défagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, & me montoient la tête, que c'étoit une merveille : elles animoient mon courage, mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve, & je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

Ce fut au fort de cette magnanime résolution, que mon maudit Ecuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-temps, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La Nymphé en pâlit ; & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, & me laissa plus confondu, plus surpris & plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vue se radoucir pour moi ; la blessure que le sauvage m'avoit

faite s'étoit guérie pendant que je mangeois sa jambe ; la présence de la plus belle créature de l'univers appuyée contre moi m'avoit soutenu contre le dégoût de cette épreuve : les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force & d'espérance , & je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup pour avoir seulement entendu mon nom.

Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé ; je courus à l'entrée du passage souterrain , par lequel elle venoit de se sauver. Mais dès que je m'y présentai pour la suivre , un vent impétueux non seulement m'en défendit l'accès , mais m'accueillit avec tant de violence , qu'il m'enleva de terre , & me porta hors de la grotte : la porte se ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avoit deux trous , comme la porte de la vieille : deux bras plus beaux que le jour , & plus blancs que la neige , passerent par ces deux trous ; un rouet d'ébene garni d'or se plaça vis-à-vis ,

& la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir ne fût la fille de la vieille, & que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée.

Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la Nymphé dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miséricorde, lorsque mon Ecuyer, m'ayant enfin découvert, se remit à brailler plus fort que jamais en m'appellant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt; le rouet disparut; & de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec violence, le même vent sortit, & nous poufsa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu pendant la nuit la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon Ecuyer me dit que je l'avois échappé belle, & me conjura de descendre au plus vite, & de me

sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette montagne, toute farcie de forciers & d'enchantements, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple ? Je vous attendis sur le rivage jusques bien avant dans la nuit ; & croyant que vous auriez pu débarquer en quelque autre endroit pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles : car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée, que son coq étoit perdu, qu'on vous avoit vus débarquer ensemble, & que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne, pour vous dérober aux poursuites de la justice ; mais que tous les habitants de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un & l'autre, & que vous n'échapperiez pas à leur vengeance.

En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du

jour, le Conseil s'est tenu, les troupes se sont mises en marche ; & se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître. On m'avoit saisi, de peur que je ne fusse vous donner l'alarme, & l'on m'assuroit fort qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne & son coq de paille.

Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains qui s'éleverent au pied de la montagne du côté de la mer acheverent de me désespérer : car le bruit se répandit par-tout qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour

vous sauver. Mais quelle fut ma joie, lorsque je vis la prisonniere ! c'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille. Leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès ; & quoiqu'ils niaissent le fait, l'amant, qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés : cette fosse fut comblée de terre autour d'elle ; & , comme on ne lui voyoit plus que la tête, que bientôt on ne devoit plus voir, on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux : on entendit un second cri, mais on ne vit rien. A la fin pourtant un des plus apparents de cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, & soutint que c'étoit un moucheron qui contrefaisoit le coq. L'amant soutint que c'étoit le coq de sa maîtresse, & jura par le grand Caramoussal qu'il le reconnoissoit à sa voix.

Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oi-



seau de son espece n'avoit fait, descendit des cieux, & vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre. Les cris redoublés que pouffoit toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas ; il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espece de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée : mais, comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq alongea le cou, battit des ailes, chanta trois fois, & s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son amant. Mais comme le coq, en battant des ailes sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, & on la déclara pleinement justifiée du crime capital.

On l'a donc délivrée sur-le-champ & de la fosse & de toutes ses appréhensions ; le peuple l'est allé conduire chez ses pa-

rents; &, tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, & de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantements; les isles, de lions; & le continent, de coqs & d'habitants qui ne valent guere mieux.

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne : je suivis donc son conseil, & nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges & d'événements incompréhensibles. Plus je repaissois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel : ce lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroisoient autant d'illusions. Cependant je me trouvois en possession du précieux soulier, & c'étoit assez pour

m'assurer que tout le reste étoit véritable.

A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; & sur ce casque, le coq enrichi de pierreries, qui bat des ailes & qui paroît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer. A ces mots, le courtois Etranger ayant ouvert le coq en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée, & que renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle.

Je vous avouerai, très illustre Empereur, que j'en fus saisi d'étonnement: c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grace, & pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel Etranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle Chafseresse, je n'en crus rien: enfin après l'avoir tenu long-temps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les cô-

rés, & après l'avoir baisé, avec la permission de celui qui me le montrait, il fut remis dans le cimier du casque; & Facardin de la montagne reprenant son histoire :

Je ne veux point, Seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes & des affronts que j'ai esuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse ; & pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les Beautés qui n'étoient plus dans la première jeunesse me préféroient leurs Ecuyers; & les autres me quittoient pour le mien. Cependant pas une ne refusa l'épreuve du soulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle Chasereuse, c'est-à-dire d'un coq qui volât comme un aigle ; & c'est ce qui me paroisoit aussi difficile



à trouver qu'une femme qui pût m'aimer ;  
ou qu'un pied qui convînt au beau sou-  
lier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique & de l'Asie dans ces recherches inutiles, & j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sidon pour passer en Europe, lorsque les Ambassadeurs de Fortimbras à la grand' bouche, Roi de Danemarck, y débarquerent. Ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du Roi leur maître ; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire ; & , pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirèrent la mesure de cette bouche royale, & cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique.

Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir vu, dans tous mes voyages, de bouche qui pût en approcher : mais je les suppliai de me dire ce que le Roi leur

maître prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avoient pas le temps de me conter; & sur cela le Chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, & se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie; & j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon Ecuyer, sans savoir pourtant de quoi ces vénérables Ambassadeurs pleuroient, lorsque le premier se mit à dire : Ah ! ma chere patrie ! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, & que toute la terre ne sauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que

l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras leur maître avoit une fille qui s'appelloit Sapinelle de Jutlande ; qu'il aimoit cette fille à la folie , parceque c'étoit la plus belle Princeſſe qui fût dans l'univers ; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue preſque folle ; que le Roi ſon pere , qui ne lui refuſoit rien , avoit , à ſa priere , fait pendre tous les cordonniers de Danemarck , parceque pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des ſouliers aſſez petits pour le plus beau de tous les pieds , dont la Nature l'a pourvue ; que les cordonniers des pays étrangers , informés de ſa méchante humeur & du ſort de leurs confreres , avoient tous refusé de travailler pour elle ; qu'à la fin le Roi ſon pere , cédant à la tendreſſe qu'il a pour elle , avoit fait publier par tous ſes Etats que quiconque chauſeroit la belle Sapinelle ſa fille l'auroit pour ſa peine , à condition toutefois qu'il ſeroit pendu comme les autres cordonniers , ſ'il l'entreprenoit ſans en venir à bout. Et nous , miſérables Miniſtres d'un Maître abſolu & d'une

Maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés : jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion. Son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venoit de parler ; je lui demandai, si par hasard on présentoit à cette Sapinelle un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit. Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une marionnette pour la taille, on peut aisément faire un soulier si petit qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied.

Le Chef de l'ambassade parut indigné de la comparaison ; & me regardant d'un air de mépris : Jeune homme, me dit-il,



quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de marionnette, des Beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la Princesse de Danemarck, vous verrez quels pieds ce sont, & vous avouerez que sa taille ne cede au monde qu'à celle de Mousseline la sérieuse. Ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grace & la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, jusqu'à présent, de soulier qui pût y convenir.

Mais supposé, Seigneur Ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux graces & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre Infante, selon l'édit du Roi son pere, qu'en arriveroit-il encore ?

Si, par un impossible, répondit mon Danois, il se trouvoit quelqu'un assez stupide, assez bête, assez imbécille d'enten-

dement, & assez dénué de goût, pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlandes'est obligée par serment, son honneur sauf & toutes ses dépendances, d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera.

Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions. Cette dernière réponse me déterminâ; car mon esprit s'étoit rempli d'abord de difficultés. La belle Chafseresse régnoit toujours dans mon cœur, cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient chemin faisant : mais je les oublois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes. La Princesse dont on venoit de parler offroit sa main en récompense d'un succès dont elle désespéroit; d'un autre côté, la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché par-tout un pied digne du plus beau soulier du monde; la Princesse de Danemarck soupiroit après un

soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir : si d'un côté je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une Princesse qu'on me peignoit si belle ; de l'autre, l'aversiion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence me rafsuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, & sans rencontrer d'autres coqs que des coqs de basse-cour qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs ; je résolus donc sur-le-champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chauffer l'Infante Sapinelle, & de la mener en triomphe aux pieds de la Nymphe à l'arc d'acier.

Les Ambassadeurs, qui étoient les meilleurs gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, & tous les inconveniens qu'il y auroit à me voir pendre

à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du foulier; & le Chef de l'ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut si favorable, que le septieme mois après mon embarquement je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses & stériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la Cour de Fortimbras à la grand' bouche. Ce fut là que m'arriverent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel Etranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses & de flageolets,

dont la forêt retentit inopinément. Nous tournâmes les yeux de toutes parts, & nous les arrêtâmes long-temps sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir : mais ce fut inutilement. Plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien par-tout à la ronde qui pût le causer. Mais mon Secrétaire & l'Ecuyer de l'Inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, & nous dirent qu'un gros d'Arabes, que quelques collines nous avoient d'abord cachés, sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper.

En achevant de nous donner cet avis, ils nous présentèrent nos chameaux, & nous marchâmes assez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commençons à appercevoir. Mais nous ne fûmes pas long-temps à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, & que ceux que nous voyions ne songeoient à rien moins qu'à nous envelopper.

Cependant le spectacle nous surprit ; car, autant que notre vue put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortège de chevaux, d'éléphants & de chameaux chargés de litières, de palanquins & de bagage. Cet attirail étoit escorté de soldats & d'un grand nombre d'esclaves tout couverts de toile peinte ; & les couleurs de cette toile étoient si vives & si variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or & des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés : quatre esclaves, d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules ; & quatre Satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil. Ces quatre Satrapes, les esclaves & les parasols, étoient

ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte & si richement brodée, que mon Secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis qu'elle valoit du moins deux talents l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si longtemps avant que de rien voir.

Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous, & nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer : cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un & l'autre ; mais elle parut si effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent, après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions. Tous les efforts que nous fîmes pour les retenir ne servoient qu'à redoubler leurs inquiétudes & l'impétuosité dont ils nous emportoient : le mien & celui de mon Secrétaire, qui n'avoient pas

voulu se quitter , tournant le dos au concert , se jetterent comme des forcenés tout au travers de l'arriere-garde qui suivoit en biaisant , & passerent sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin.

Le désordre & les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux , qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la premiere riviere. Ils s'y arrêterent un moment pour prendre haleine : mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant , ils se précipiterent au milieu de l'eau , sans nous donner la moindre connoissance de leur projet ; & tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise fut de nous tenir ferme , & de gagner le rivage opposé d'une riviere fort rapide & fort profonde. Nous étions à plus de quinze stades de la forêt où nous venions de causer tant de désordre.

J'aurois bien voulu retourner sur mes pas , tant pour satisfaire la curiosité que



m'avoit donnée le commencement de cette aventure, que pour favoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroiffoit point, de quelque côté que nous puffions tourner la vue pour le chercher : mais mon Secrétaire m'ayant représenté le péril & la difficulté du paffage de la riviere, l'approche de la nuit, la distance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus fi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder ; & me laifant conduire vers une habitation rustique qui paroiffoit dans l'éloignement, j'y pafsai la nuit avec impatience.

Dès que le jour parut, je me mis en campagne pour favoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & fur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & son foulier, pour être instruit du reste de leurs aventures. Mais un orage épouvantable, qui avoit duré pendant toute la nuit, grossifant tout-à-coup tous

les torrents qui tomboient des montagnes voisines, avoit tellement fait déborder la riviere que nous avions traversée, qu'il fut inutile d'en tenter le passage ou d'attendre que les eaux se fussent retirées. Les gens chez qui nous avions logé nous asurerent que toutes les plaines d'alentour seroient inondées plus d'un mois durant.

Voilà l'aventure qui me sépara du charmant Etranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée partout pour en apprendre.

Dinarzade, après un soupir de soulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande oppression ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête : Mille graces, s'écria-t-elle, aux Satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux parasols qui le défendoient du soleil, & sur-tout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales & aux flageolets, qui, donnant

l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin ! & que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ! car sans tout cela vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ses aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, Seigneur Facardin, dites à-peu-près combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre Secrétaire, puisque depuis le temps que vous abusez de la patience du Sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre.

Le Sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand Chambellan pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avoit saisi. Sans cet assoupissement,

il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple réprimande; & Facardin, pour empêcher qu'il ne s'apperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière :

Comme votre Majesté, toujours auguste & victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses & politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces moments de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire.

Il n'est pas nécessaire, dit le Sultan. Il ne m'en est pas échappé le moindre mot; & pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples & sur la prospérité de mon Etat, vous contiez comme les éléphants, les brancards, les parasols, & toute la toile peinte, avoient pris le frein aux dents, & s'étoient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos Ecuyers & vos chameaux commençâtes à jouer de la flûte & de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade : le Prince

de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire ; & s'il prend un jour envie à votre Hauteſſe de la raconter dans le goût de cet échantillon , ce sera la plus curieuse histoire du monde.

Taisez-vous donc , lui dit le Sultan , afin que j'y donne toute mon attention ; & vous , Facardin , poursuivez.

J'avois un regret extrême , dit Facardin , de n'avoir pu prendre congé de l'Etranger , tant pour l'estime que j'avois pour lui , que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom , afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers : mais je ne fus pas long-temps à reconnoître que cette précaution m'eût été très inutile.

Il y a des esprits indolents & spéculatifs , qui passeroient des heures entières sans parler , principalement quand ils sont seuls : mais pour moi , qui n'ai jamais su ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagi-

nation qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même quand je n'avois personne à qui parler : je répétois quelques scènes de comédie ; je chantois, je sifflais ; enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit & les avantages de la naissance fournissent pour se défendre, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songe-creux dont je parle.

Mon Secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs ; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guere mieux ; & tirant une grande pancarte, toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins, & jusqu'aux colombiers qui se trouvoient sur notre route.

Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture vous soyez éternellement

à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions ! Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aïlle chercher ; car je suis las d'errer au hafard comme je fais depuis trois semaines.

Nous étions auprès d'un pont, qu'il commençoit à dessiner, dans le temps que je lui tenois ce discours : il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir ; il s'y dispoit pourtant avant que de passer la riviere, quand nos chameaux se mirent à renifler & à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques instrumens, & aussi-tôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accorderoient des instrumens de différente espece pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des Musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de

ne point commencer la sérénade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien , par le trépignement de nos montures , que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette priere ; & passant de notre côté en chancelant à chaque pas , car ils étoient tous ivres , l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant , qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude.

Dès les premiers accords de ce prélude , le chameau de mon Secrétaire , se souvenant de la maniere dont il s'étoit sauvé la premiere fois , se précipita dans la riviere sans marchander ; & tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord , les mémoires curieux de nos voyages , qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer , flotterent au milieu de l'eau. Pour mon chameau , que le chef de ces Musiciens avoit saisi par la bride , & que les autres environnerent de tous côtés de peur qu'il ne suivît son compagnon , voyant qu'il ne pouvoit s'échapper , il se mit à deux genoux tremblant comme la feuille , ferma les yeux ,



ne pouvant se boucher les oreilles, & poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau, qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la riviere.

Je mis pied à terre ; & celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons de peur de quelque nouvelle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres Musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parceque de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils seroient morts d'angoisse s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instruments, dès qu'ils verroient quelque étranger. Il ajouta qu'il étoit resté derriere pour ramasser ces coquins qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit regagner le convoi de la Princesse. Et quelle

Princesse ? lui dis-je. C'est Mouseline la sérieuse , me dit-il , qui s'en retourne au royaume de son pere pour rire. Comment pour rire ! lui dis-je. C'est , dit-il , qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire , & c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan. Mais je suis bien simple , poursuivit-il , de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi.

A ces mots il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons : j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité , jamais il ne tourna la tête , & jamais mon Secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après , protestant qu'il aimoit mieux mourir que de se trouver à la merci de cette implacable musique.

Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence , lui regrettant la perte de ses remarques , & moi celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'Infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à

la nuit; car mon Secrétaire étoit resté bien loin derriere moi pour faire le bel esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu: mais ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis; & dès qu'il fut auprès de moi: Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement & les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici.

Cherchez-les vous-même, me dit-il d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux & tous mes papiers suivent le courant de la riviere, tandis que je suis votre Alteſse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, & sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire & notre grand Prophete qui l'a mis au monde. Suivez donc, Seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions: pour

moi je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures dans l'équipage où vous êtes ? ne voyez-vous pas que , quelque brave que vous soyez , il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir jusqu'au bout du monde sur cette maudite monture ? Laissez donc là , s'il vous plaît , la démangeaison de gloire qui vous tourmente , jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir. Nous sommes à trois journées du Golfe persique ; c'est dans une ville enrichie du commerce de cette mer , que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde , & c'est là que je conseille à votre Altesse de vous défaire de ces défaits chameaux , pour nous monter à la façon des héros errants , au lieu de trotter par le monde comme des Marchands arméniens , ou des Pèlerins de la Mecque.

Je suivis son conseil ; & le troisieme jour , sans avoir fait aucune mauvaise rencontre , c'est-à-dire sans avoir trouvé de musique en chemin , nous découvrîmes le rivage de la Mer rouge. Le soleil étoit sur le point de

se coucher , & je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots. On eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus ; car la couleur de cette mer , & celle de la lumière qui s'y répandoit , faisoient un mélange éclatant. Mon Secrétaire , qui ne s'éloignoit plus de moi , me demanda si je savois pourquoi ce que je regardois s'appelloit la Mer rouge. Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur. Au contraire , me dit-il . c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au reste , il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue au monde faite comme elle est ; & puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan , capitale de l'Arabie pétrée , je vais vous conter tout cela.

Vous saurez donc , s'il vous plaît , qu'à cette extrémité de la Mer rouge qui regarde les Indes , on trouve d'un côté les confins de la Baétrie , & de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers Rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers Rois

de la Bactriane, & cela pour un sujet assez léger ; ce qui arrive d'ordinaire à des Princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cents lieues de mer : or, après que ces puissants Rois se furent bien désolés depuis quinze cents ans, de pere en fils, par des guerres continuelles, ceux qui regnent encore de nos jours se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfants.

Le Roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, & celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même ; & le Prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément & de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les Plénipotentiaires de part & d'autre ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez ; mais en récompense il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir . . . Non : attendez un peu que je me remette cette cir-

constance. Celui d'Ophir . . . . Oui justement, celui d'Ophir, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit ; mais, en récompense, son nez étoit le plus ample & le plus fertile en bourgeons que jamais Plénipotentiaire ait porté.

Le Ministre Baëtrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'Infante sa maîtresse à la Cour d'Ophir : mais ce fut inutilement. Le Prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, & partit secrètement de la Cour environ à minuit & trois quarts. Mais ce qui arriva dans l'autre Cour vous fera dresser les cheveux à la tête.

Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades & demi de Fourchymene, capitale de toute la Baëtriane, on voit un petit bois fort obscur ; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît) ; qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'éleve jusqu'aux nues,

& que tout au haut de ce pinacle est une cage, & dans cette cage un coq qui rend des oracles : souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances.

Comme le Ministre du Roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, & que toute la Cour de Bactriane l'attendoit avec impatience à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primerose, qui, comme une Princefse jeune & bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits, importunant la Reine sa mere, qu'elles furent toutes deux incognito consulter l'oracle du coq, pour favoir au juste à quelle heure le Prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas, comme elles avoient appris par les nouvelles à la main, qu'il n'arrivât galamment lui-même, sous le nom de Plénipotentiaire du Roi son pere, pour rendre l'ambassade encore plus touchante.

La Princefse donc, s'ennuyant d'être toute coëffée, toute frisée & toute parfumée, comme elle faisoit depuis trois nuits



pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur & sans dames de palais, lorsqu'on vint avertir la Reine que l'Ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau Prince en personne ; ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle les ramena au palais.

La Princesse, qui par l'excès de sa beauté prétendoit remercier le Prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre les levres, d'aiguifer ses regards, & de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience : mais elle pensa s'évanouir lorsque le véritable Ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête que c'étoit le Prince déguisé sous le caractère du Ministre, que, quand au lieu de la plus charmante figure du monde elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut que le Prince d'Ophir avoit beau

faire la petite bouche, la Princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez.

Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation ; elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, & levant les yeux au ciel : Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que son Alcoran ne serve de poison, si jamais j'épouse le Prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille & assez effroyable pour lui donner autant d'aversión que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baísa la terre ; ce qui, chez les Bactriens, est la confirmation d'un serment solennel.

Le pauvre Ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau Prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche & pour faire son compliment, & sortit de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colere, qu'en montant dans son palanquin, on

crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroïsoit enflammé.

La Princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du Roi son pere & de la Reine sa mere, donna un soufflet à tour de bras à sa Gouvernante, qui lui faisoit des remontrances; monta jambe deçà jambe delà sur le cheval d'un Officier des Gardes, & ne cessa de galoper qu'elle ne se fût rendue dans le bois. Elle y mit pied à terre; mais comme elle s'alloit jeter dans le temple. . .

J'écoutois avec attention le récit de mon Secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la mer assez loin de nous. Le soleil se plongeoit au sein des ondes, & ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions : mais, à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une cha-

loupe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusqu'à la surface de l'eau : deux nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une espèce de Nymphé, plus parée que le ciel, & plus laide que l'enfer, en sortit.

Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune & si détestable, elle vint se jeter à mes pieds; & m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre : Invincible Chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais; & , sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez-moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la Beauté la plus parfaite qui soit dans l'univers. Elle fit semblant de pleurer à ces mots.

Je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent Secrétaire mettant sa

main dessus : Attendez , Seigneur , me dit-il , que je la questionne un peu , avant que de vous engager. Alors ôtant sa calotte , & secouant sa longue barbe : Ou je ne m'appelle pas Jasmin , poursuivit-il , ou vous venez de la roche de crystal ; n'est-il pas vrai , Demoiselle m'amie ?

Taisez-vous , petit Amour , lui dit-elle ; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie , c'est vers votre maître. Oui , beau Chevalier , c'est vers vous , poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain , & ce sera pour la dernière fois , à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir. Jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre Page Jasmin , jurez-le moi ; & qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide , que celle du soir vous flatte tendrement les joues , & que les paroles de votre bien aimée soient aussi favorables à votre cœur , que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit !

Je n'avois garde de refuser les prospéri-

tés que me promettoient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me propofoit, & je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premièrement, de voir sortir de son bain la Dame dont on parloit, & de faire mon possible ensuite pour la délivrer.

Mon Secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe, & poufsant des cris douloureux : Misérable Prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais! Sachez qu'il n'y a qu'un Satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettez jamais à fin. Mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire.

A ces mots il tira son poignard, & courut à l'Ambasadrice dans le dessein de lui

percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne. Tout cela ne l'en fit point repentir : & voyant que je m'embarquois sans lui, car telle étoit la loi de cette entreprise, voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon pretintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la suit !

La Nymphé n'eut pas plutôt entendu mon nom qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non ? lui dis-je. A cette réponse se tournant vers mon Secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : Vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point, est-ce là véritablement Facardin ? Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible

Facardin : mais si c'est lui , qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela , je n'y fis aucune réponse ; & , la chaloupe dorée voguant d'une vitesse incroyable , nous perdîmes de vue le rivage où l'inconfolable Jafmin se défefpéroit , & quinze minutes après nous en découvriâmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue qui s'élevoit au milieu de la mer ; il me parut transparent : dès que nous y fûmes débarqués , je connus qu'il étoit tout de cryftal. Une femme plus âgée , plus magnifiquement habillée , & beaucoup plus laide que celle du bateau , nous vint recevoir. Dès que notre Demoifelle la vit : Réjouifsez-vous , s'écria-t-elle , je vous amene ce que notre divine maîtrefse cherche depuis long-temps , je vous amene le grand Facardin.

Le grand diable ! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle , ma pauvre Harpieane , pour croire que ce marmoufet foit l'in-



domtable Facardin. Mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable; & puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Crystalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la première chouette, & même de si bonne grace que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Crystalline.

Doucement, s'il vous plaît, Mesdames les laiderons, leur dis-je; sachez que je vous aurai plutôt fendu le grouin à toutes deux que vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots, & les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque: Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Crystalline que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de temps à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant: il seroit vraiment fort à propos

de me laisset défarmer dans le temps qu'on m'envoie chercher pour combattre !

Chevalier mes amours , dit celle qui étoit venue nous recevoir ; faites ce qu'on vous dit ; aussi-bien seroit-il inutile de résister : laissez ici vos armes , & je vous jure par le grand Haly , fondateur des turbans verts , que , s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous , on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader , & , ne retenant que mon épée , dont je ne voulus jamais me défaire , je suivis ces deux créatures.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes. C'étoient des hommes habillés & coëffés en demoiselles , qui , portant chacun une quenouille avec son fuseau , filloient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes

étoient autant d'Aventuriers qui , ayant juré comme moi de tenter la même aventure , avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état , que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais que , comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela , le dernier qui s'offrirait , après avoir juré , n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur Souveraine , ou d'être écorché tout vif , en cas qu'il le refusât ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

Ne peut-on pas favoir , leur dis-je , de quelle nature est cette aventure périlleuse ? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer , répondirent-elles , en vous la présentant.

Il eût été difficile de se soutenir , ou du moins de marcher , dans une isle toute de crystal , si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamants sur toutes les routes ; &c , comme la nuit étoit entièrement fermée ,

je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes chandeliers de crystal, & un million de bougies allumées qui éclairaient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zone torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale. Le soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de crystal; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire; les vents sembloient s'être tous couchés avec le crépuscule; ainsi je n'eus pas grand'peine de me trouver tout en eau lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher. Sur le penchant de cette extrémité je vis un pavillon carré: mes deux guides me convierent de m'y reposer; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissements.

Je pris celui du bain le premier, à la sollicitation de ces conductrices, qui m'ai-

derent à me déshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main. Tout cela ne servit de rien : non seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jetta sur les épaules une robe de chambre magnifique ; &, tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, & que je buvois d'un vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimenterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver ; &, sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit temps de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, & un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer.

Enfin, voyant que je n'entendois pas raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'en-

vie de m'ôter, elles me conduisirent dans l'état où j'étois jusqu'au bout d'un pont, sur lequel on traversoit de la roche de crystal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux Demoiselles me quitterent. Dès que j'eus passé le pont, deux petits Mores plus défigurés que ceux de la chaloupe le fermerent d'une barriere de bronze, &, m'ayant fait la révérence, me demanderent mon épée. Je leur dis que j'étois tellement importuné de cette proposition, que je les pourfendrois depuis la tête jusqu'au nombril s'ils m'en parloient encore. Ils furent si troublés de cette menace, qu'ils se mirent à courir comme des chevres au travers de la prairie.

Je les suivis au petit pas jusqu'auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être transparent, puisqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce palais on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles

d'or & de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons; car j'ai su depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par devant, me laissa voir un lit plus magnifique & plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Schéhérazade votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avois pas trouvés vilainement situés : car à la droite du palais transparent se présentoit un bûcher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel; & l'on voyoit à la gauche du pavillon une espece d'autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des couteaux pour l'écorcher.

— Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je

me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de crystal. Cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais; & ce fut là que j'eus la première connoissance de la bizarre entreprise où je m'étois engagé.

L'endroit où le hasard me conduisit d'abord étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte : je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit. Quatre Moreses, plus noires, plus camardes & plus déshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car, dès qu'on m'eut apperçu, ces quatre Dames d'atours se mirent en haie du côté où j'étois, & la merveilleuse Crystalline sortit du bain presque aussi nue qu'on peut l'être sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu



de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice; mais, quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, & je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une Beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle maniere elle & ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement : mais, quelques moments après, une de ces Moreses vint me dire que la céleste Crystalline sa maîtresse, cette Divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance.

Je ne savois comment me persuader qu'on ne se moquoit pas de moi par une

proposition si cavaliere & si flatteuse en même temps. Finisse l'aventure comme elle pourra, disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagere veut me le faire entendre!

Je la suivis avec empressement, car elle marchoit à grands pas : je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius; &, dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se posterent tout autour. Cela fait, la Nympe Cryfalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit.

Dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or, & dès qu'elle eut sonné parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon Secrétaire; dans sa gauche il tenoit une faux, & dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table de l'autre côté du chevet, & se retira. Dès qu'il fut sorti parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une espece de Grand-Prêtre vénérable par son habillement, mais de l'af-

peût le plus féroce qu'on ait jamais vu, & qui, parmi ses vêtements sacerdotaux, avoit un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première : l'autre étoit un Serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes espèces; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre.

La Déesse du lit, que je n'avois pas eu le temps de regarder à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire de lui apporter une de ces bagues; que, cela fait, l'aventure étoit finie, elle libre, & moi maître de sa personne & de tous ses trésors.

Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle : mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois. Malgré tout l'art qui soutenoit quel-

ques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée, car elle affecta de se laisser voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas; & ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusqu'aux pieds: & dès ce moment je fus aussi dégoûté de ses charmes que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain.

Cependant, comme il étoit question de tenter l'aventure, & qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorsque cet Archiprêtre à longue barbe me voyant armé: Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des Dames couchées l'épée à la main? Qu'on se mette tout-à-l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge.

Il seroit impossible, magnanime Empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant,

comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence : Monsieur l'Abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux.

Après ce compliment je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles, & je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon Grand-Prêtre s'enfuit après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par-dessus la tête, & le Serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la Fée Crystalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer & les

tirer l'une après l'autre d'une force que les Dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, & je sortois pour ramener le Serrurier ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la Nymphé me pria de me remettre auprès d'elle; & dès que j'y fus : Ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut & le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre avec autant de facilité que si le clavier étoit ouvert. Reprenez haleine avant que je vous en instruisse; & tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, &

j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de crystal & deux rouers à filer. Alors la Dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière :

Je suis née avec tous les sentiments de sagesse & de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre. Une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée. Ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom : on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux qui me dévoreroit dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter ; & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive que je résolus de m'échapper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit lorsque je crus toute la maison ensevelié dans un profond sommeil ; je sautai de

la fenêtre dans le jardin, du jardin je grimpai sur la muraille, je la franchis au hasard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; & dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson, un jeune pèlerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi réfugié. Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets. Il s'éveilla dans le même temps, & parut aussi surpris que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle étoit coiffée tout différemment, & que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens. Du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me



parut encore plus beau que le mien.

Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. A la fin prenant la parole : Bel Etranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme. Mon pere, qui demeure dans le lieu de toute la province le plus désert & le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chafse, me permettoit de les poursuivre toutes, & de combattre les loups, les sangliers & les ours; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'afuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune pour tâcher de l'appriivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire: & tant de refus ayant augmenté le desir extrême que j'avois de

voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon pere, & que je parcours en vain les bois les plus sombres & les déserts les plus affreux pour trouver une de ces bêtes. Ainsi, comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hafard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une.

Et n'en êtes-vous pas une vous-même ? lui dis-je toute étonnée. Non, dit-il : n'ayez point peur ; & quand même il en viendrait quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces fleches, je sais si bien m'en servir que je vous en garantirois. Mais si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être ? Je suis un homme comme vous, répondit-il.

Que vous dirai-je, Seigneur Chevalier ? Après beaucoup d'étonnement & de questions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premieres alarmes cesserent, nous trouvâmes ce que nous cherchions ; &, sans qu'il me dévorât ou que je l'em-

poisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contents de cette découverte, & si choqués de la supercherie de nos parents, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher par-tout à la ronde, car nous ne craignons rien tant que d'être séparés; & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres & les rochers.

Mais comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint pour avoir satisfait la première, elle se réveilla dans cette solitude. L'ennui me prit, je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui seroient

encore plus mon fait que celui-là; & , dès que je me le fus mis dans la tête , je résolus d'en avoir le cœur net. Je lui proposai donc de sortir des bois , pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs. Il ne demandoit pas mieux , & nous marchâmes tant , que nous arrivâmes au bord de la mer.

Il n'avoit jamais vu ce vaste élément , non plus que moi : vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre ; & nous étions tous deux fort attentifs à le considérer , lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions. Il en sortit une vapeur épaisse qui , s'élevant d'abord jusqu'au ciel , s'épaissit encore en redescendant , & , formant un nuage obscur , fut poussée par un vent subit droit à l'endroit d'où nous le regardions. J'en fus enveloppée comme d'un manteau , qui , me serrant de plus en plus , m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant , qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transf-

portoit d'un mouvement rapide. Mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit , à ce que je croyois, mille choses dignes de ma curiosité.

Dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entr'ouvrit, & j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différents coquillages que la mer produit, & qui paroïsoit enrichie de tout le corail & des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le temps de me reconnoître & de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidele Harpicane, qui est cette fille qui est allée vous chercher dans la chaloupe d'or, & qui, des rives de Florispahan, vous a conduit au rocher de crystal.

Elle étoit à peu-près vêtue comme les suivantes de Thétis, c'est-à-dire presque point : cela ne lui étoit pas trop avantageux ; car elle étoit encore plus laide que

vous ne la voyez à présent. Elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, & que le Souverain de cet empire l'avoit envoyée pour me servir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, & pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit en disant cela par une grande galerie de crystal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perle & de branches de corail.

Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire: elle s'en apperçut, & me dit que nous étions sur la Mer rouge; que cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin, en les rangeant avec

ordre, les divers présents que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les éléments.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que monceaux d'or, d'argent & de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie.

Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large, mais plus longue que la première; on y voyoit d'un côté des statues d'or, d'argent, de bronze & de marbre, avec des ameublements de toutes façons, & des armes de toutes les especes, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage; de l'autre côté de cette salle on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inscrip-

tion au-dessous. Les coeiffures, les habillemens & les draperies de ces portraits étoient de différentes nations.

J'examinois les premiers avec tant d'attention, que la Nymphe Harpieane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs ne me permettoit pas de faire là autant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits & l'histoire au-dehors ; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un & l'autre sexe que différents naufrages avoient fait périr ; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux ; qu'on en avoit ranimé quelques-uns, & pris le portrait des autres après leur mort. Par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la Sultane Fatime, favorite du Grand Seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque. Qu'en arriva-t-il ? On nous ranima toutes deux, elle pour son extrême beauté, moi pour la servir. Le



Souverain de ces lieux en étoit passionné-ment amoureux : cependant tout son art & toute sa puissance ne la purent sauver ; elle mourut au bout de six mois de la petite vérole , qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa Cour. Tenez , voilà son portrait , ajouta-t-elle , & dans cette même armoire sont ses habits : elle l'ouvrit pour me les montrer. Il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant.

Tandis que je les regardois avec attention , m'ayant examinée à son tour , C'est justement votre fait , me dit-elle ; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre , ceux de la Sultane y conviendront beaucoup mieux , on diroit même qu'ils sont faits pour vous ; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard , & je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition ; & , dès que je fus travestie , ma nouvelle Dame d'atour me trouva si charmante , qu'elles me pressa de monter dans des lieux dont je

me verrois bientôt après la maîtresse, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le Génie des Génies, poursuivit-elle, & vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelque homme? lui dis-je en l'interrompant. Cette question la surprit : mais elle n'eut pas le temps d'y répondre ; celui dont elle venoit de me parler, ce Génie des Génies, vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie le transporta je ne sais de quelle manière dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre, comme il convenoit à sa dignité. Sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pèlerin du buisson, je connus que c'étoit un homme. Il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier ; mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand : & considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur, étoit un animal si excellent, je m'imaginai que plus il étoit élevé, plus il devoit être mer-

veilleux. Ainsi, après les premiers complimens je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui : tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie, l'unique de notre mariage, il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts : nous montâmes par un magnifique degré, & nous montâmes tant, que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de crystal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici. De ce rocher je fus conduite à cette isle ; & ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit.

J'en fus bientôt dégoûtée ; car la nation des Génies est sotté, bizarre, cruelle & mal bâtie ; du reste sorciere à toute outrance. Quoique le mien fût aussi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si constant pour moi que j'en pensai mourir de chagrin. A cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espece toute nouvelle :

il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer ; mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul ; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare.

Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, & qui me dégoûtoit par ses empresses. Harpicane étoit ma seule consolation ; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur & le mien pourroit s'appercevoir , tout grossier qu'il étoit ; & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance , lui laisser croire que j'étois folle de sa personne & de ses agréments, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit.

Je suivis son conseil ; & je m'établis si parfaitement dans la confiance du Génie mon époux , qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets ; entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois Génies dans

l'univers qui fussent aussi puissants que lui ; qu'ils étoient tous trois ses ennemis , & qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles Princesses du monde, pour les rendre ses esclaves ; & que , les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient assez longtemps filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès ; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantements , quoique ce mystere fût si bien caché que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance.

Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, & lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, & me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible ; & que, quand même on

pourroit l'en séparer , il sauroit l'y rejoindre , à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus , car il étoit en train de tout dire , tant il fut charmé de mes caresses , il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire que ceux chez qui il s'insinuoit ne pouvoient se passer de ses services ; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question , mais que ce n'étoit rien faire à moins que de se mettre en possession du troisieme qui étoit le plus difficile de tous à conquérir.

Je lui marquai tant de reconnoissance après cette découverte , qu'il ne savoit quelle fête me faire ; mais , voyant que l'air se troubloit & que les vents commençoient à siffler , il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de crystal , pour me donner le divertissement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé qu'il m'avoit vue la premiere fois , & qu'il

m'avoit fait enlever du bord de la mer; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit guere plus longue que le doigt, & cependant elle étoit si merveilleuse qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient présents.

Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer dont tout l'équipage paroissoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réserve d'un seul homme. Le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit pèlerin, & sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de Génie. L'orage devint tout-à-coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui par des efforts incroyables disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en sentis je ne sais quelle compassion qui me mit toute hors de moi.

Le Génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me tranç-

portoit, & m'en sut bon gré; il me dit que je n'avois encore rien vu, & qu'il m'alloit bien autrement réjouir. Cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout-à-coup.

Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de crystal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jettée la première fois. De cette galerie on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée, mais il me fut impossible d'y rien démêler alors.

Quelque temps après on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport avec dix ou douze matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le Génie mon époux ayant vu ces misérables dit que





ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif, & pour m'en dédommager me fit voir en détail ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle, & je pris un plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits & les différents habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires.

Le Génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors & ses raretés pour mon amusement : car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le Génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidele Harpieane pour m'expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, & j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires & de leur friperie pendant son absence. C'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, & ce n'étoit que pour

me préparer quelque divertissement de galanterie qui me surprenoit quelquefois ; mais qui ne me plaifoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux qui seul s'étoit sauvé du naufrage pour quelques moments, & j'avois un desir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse. Mais c'étoit inutilement que je levois à chaque instant la vue vers la surface des ondes ; le calme qui les avoit applanies ne m'y laissa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions n'y trouverent rien que les misérables débris du vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le Génie me donna dans ces lieux nous y retint toute la nuit.

Le lendemain, il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins, sur les bords de l'isle de crystal. Rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche. On embarqua dans la chaloupe dorée le plus ex-

cellent concert de voix & d'instruments qui soit peut-être dans l'univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre. Les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblerent de toutes parts autour de la brillante chaloupe pour la considérer de près; & comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un merveilleux silence, sans s'appercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le Génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisieme voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins, de la

pesanteur dont ils sentoient les filets, & de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots. Mais quelle fut ma surprise, quand, au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vu dans le navire avant la tempête, & que j'avois vu nager si long-temps après ! Les armes dont il étoit encore couvert étoient émaillées d'or, d'azur & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le Génie mon époux, qui ne favoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes & de le rejeter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente Harpieane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Génie ; mais je ne la vis point : & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie ; & le Génie, qui vouloit apprendre son histoire pour la faire écrire sur l'armoire dans la-

quelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir. C'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du Génie ; mais il n'en parut point effrayé : il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi ; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près. Je ne sais comment il se trouva de ce regard : mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée. Il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avoit reçu, qui, sans avoir rien de bas ou de servile, étoit plein de reconnoissance & d'insinuation. Il en parut tout radouci. Pour moi, j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse.

Après cela , sans attendre qu'on l'interrogeât , il nous dit que le desir de s'éprouver dans une aventure fameuse , que personne n'ignoroit , l'avoit obligé de s'embarquer au port de Florispahan pour se rendre auprès de Mouseline la sérieuse , moins pour ses beaux yeux que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls ; que , le quatrieme jour de sa navigation , une tempête effroyable avoit fait périr son navire avec tous ses gens , sanspouvoir s'imaginer de quelle maniere les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalieres pour y pouvoir être secouru ; qu'au reste il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage , puisque ce petit malheur l'avoit jetté dans les Etats du Prince le plus magnifique & le mieux fait de l'univers , si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme , qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'aversión.

Ce discours & ses manieres ne pouvoient manquer de plaire à mon Génie , qui étoit l'animal du monde le plus ayide de louan-

ges & le plus susceptible de jalousie ; & qui dès ce moment prit tant de goût à sa conversation , qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout ; & bien loin de me regarder lorsque le Génie, qui ne me quittoit que rarement , le faisoit venir où j'étois , il me tournoit toujours le dos sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir ; car plus je m'étois imaginé par toutes ces impolitesse qu'il me haïssoit , plus je voulois lui plaire.

Le Génie mouroit de rire , voyant la contrainte où ma présence le mettoit ; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes ; & se tuoit de lui dire que , s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux , il étoit persuadé que son aversion s'appriivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étois , comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible.

A la fin on l'importuna tant , qu'il voulut bien me regarder , à la charge qu'on ne

lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'Etranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derriere moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori.

Oh! que j'y aurois perdu si je les avois évités! car, tandis que ce baudet de Génie se tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant Etranger faisoient leur devoir; ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, & que toutes ces marques d'averfion n'étoient qu'un jeu joué.

Cette premiere scene finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit & demandoit à l'Etranger comment il s'en trouvoit. Si mal, dit-il, que si cela m'arrivoit plus souvent j'en deviendrois fou, & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la Déesse votre épouse dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces;



& dès ce moment je me sentis un desir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacée, & tout cela par curiosité.

Cependant le Génie, fort étonné que l'insensibilité de son cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que se changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti; qu'il étoit résolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer; & que, puisque les charmes de mon visage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma personne depuis les pieds jusqu'à la tête en vinsent à bout. Jugez, Seigneur, si l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin.

Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition, & ne manqua pas de demander son congé, plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connoissoit incapable. Le sot Génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisseroit en

repos, & qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement; & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de crystal semblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas verd en broderie d'or. Cela fait, il me communiqua son dessein, qui étoit de m'y renfermer toute nue, de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'Etranger: jamais je n'en pus venir à bout, toujours obsédée par mon éternel Génie. Mais comme l'Etranger avoit plus d'esprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre; & vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le Génie s'avisa, pour l'amener plus naturellement, de demander à son illustre hôte s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres Aventuriers. L'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage; mais qu'il ne favoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien! dit le Génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'avez pas encore vu depuis que vous êtes ici; peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention: je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loisir; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au dehors.

Et moi, dit l'Etranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon Génie, pour être si curieux ? La grace de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle FACARDIN, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette espece dans l'univers. Oh ! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le Génie : mais, mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de crystal, dans l'état que je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'Etranger & le plaisir que j'aurois de voir son étonnement : mais je fus piquée de connoître que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir ni par dedans ni par dehors. Le rideau fut tiré par dessus, & le Génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même, selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit : mais je ne fus pas trop long-temps dans cette inquiétude. Il y vint tout d'abord ; & , pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, & parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance ; & la mienne en fut si satisfaite, que je crus que

le mérite de tous les pèlerins & de tous les génies de la terre étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir ensuite : mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir.

Le charmant Etranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, & s'en étant couvert, je crus voir le Dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de son fils. Il étoit presque aussi grand que le Génie, comme je vous ai dit; mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse : il sortit de la salle des armoires l'épée à la main. Le Génie, qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé ; mais il le fut encore plus, lorsque, se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau verd, il avoit été tellement indigné de voir

une statue de femme sans habits ; que dans les premiers mouvements de sa colere il avoit mis sa niche en pieces, & qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner.

Il n'en fallut pas davantage pour alarmer mon amoureux Génie , qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva : mais, voyant que je n'avois aucune blessure, ses alarmes ceuserent ; & lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'Etranger , & de l'horrible frayeur où m'avoit mise un emportement si brutal. Il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue, avant que de casser mon armoire ; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession : & je vis bien à sa mine qu'il étoit ré-

solu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagême. Mais la fortune en disposa tout autrement : le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'isle où nous sommes ni dans le rocher de crystal, quoiqu'on les parcourût un mois durant l'un & l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable : le mérite de celui dont je regrettois l'absence étoit bien capable de produire cet effet ; cependant la curiosité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me consoler de n'avoir pu satisfaire l'envie que j'avois de savoir si cet Etranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la première.

Comme la complaisance de mon Génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine ; il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet : mais je ne fus pas con-



tente des précautions qu'il prit pour l'exécuter ; car il fit faire une armoire de crystal semblable à la première , & c'est justement celle que vous voyez ; il m'y renferma toute habillée , me chargea sur son dos , & commença ses voyages par le fond de la mer. Nous en sortions pour nous reposer & pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions , & de s'endormir la tête sur mes genoux d'un sommeil si profond , que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller quand il étoit question de partir.

J'avois espéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin : mais comme rien ne l'offroit à mon impatience , & que j'étois outrée de servir par-tout de chevet à ce mâtin de Génie qui ne faisoit que ronfler , ma curiosité naturelle vint à mon secours ; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée quand

il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que sur moi. Je lui répondis qu'il falloit voir. Pour cet effet je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller; & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta. Je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité, toujours fertile en nouvelles idées, me persuada de ne point cesser que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité; m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses & aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du Génie épouvanteroit. J'avois sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues, & ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grace du monde; mais sur-tout les

deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches & les plus effrayés qui fussent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami ? dit le Sultan en l'interrompant.

Seigneur, poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse Crystalline, ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitieme, me conta que ceux qui fournirent les deux dernieres bagues étoient des misérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le Sultan. Mais poursuivez votre histoire, nous en parlerons une autre fois.

Le Prince de Trébizonde, pour obéir à son Souverain, dit que la Nymphé du rocher poursuivit ainsi :

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, & je résolus de donner quelque autre

amusement à ma curiosité : mais la fortune, qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, & le palais des naufrages, étoient des lieux qui dans leur variété m'offroient par-tout des agréments singuliers : mais de toutes ces habitations la salle des armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpicane pour en parler. Cette fille ne l'avoit jamais vu : mais, comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contoïis & de sa taille & de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles; car, quelque esprit

qu'elle eût, & quelque expédient que me fournît ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée? lui dis-je. C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en ces lieux, & que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le Génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main. Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil : mais je les avois toujours sur moi, sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, & le Génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée : cet embarras lui fut suspect. Il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je

les avois prises. Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la Jalouſie en propre perſonne qui m'interrogeoit par ſa bouche ; & , comme il n'y a pas au monde de bête ſi vilaine & ſi terrible en même temps qu'un jaloux quand il interroge , je me jettai toute plate à ſes genoux pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis , afin de cacher celui dont j'étois coupable. Je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ſes ſoupçons ; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs , & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt , au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre , ſans trouver celle qu'il ſembloit chercher ; & voyant que je ne ſavois plus ce que je diſois pour m'excuser après ce premier menſonge , il devina ſi bien toutes les circonſtances de mes tranſgreſſions , qu'il pro-

nonça ma sentence sur-le-champ. Il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois avant ce terme quelque Aventurier qui pût, dans une seule nuit, retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, & que ce n'étoit que la maniere dont je les avois acquises qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre : ses ministres furent chargés de l'exécution. Il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; & depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici ont lâchement refusé de tenter une aventure où, par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que, parmi ceux dont Harpieane alloit par-tout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se

trouver , persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis flattée , la fortune le refuse à tous mes vœux ; elle ne m'a , jusqu'à ce jour , présenté que des malheureux qui ont mieux aimé choisir l'habillement & l'occupation où vous les avez vus pour le reste de leur vie , que de regarder seulement l'aventure dont il est question , après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions , & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport ; le temps presse , vous savez en quoi consiste cette aventure : il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit , afin de faire mettre la pendule sur la minute où vous vous mettez au lit : douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut , pour me sauver la vie , à un homme fait comme vous.

Tel fut le récit des aventures de la modeste Crystalline : telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire ; & voici ma réponse mot pour mot :

J'ai juré de faire mon possible pour vous



délivrer ou pour vous secourir : mais je n'ai pas juré de faire l'amour , au lieu de faire la guerre. Il me seroit aussi facile , sans vanité , de mettre fin à l'aventure de la maniere qu'on propose , que par la voie des armes : mais comme la gloire m'invite à l'une , & que votre personne , toute merveilleuse que vous la croyez , ne m'invite point du tout à l'autre , je vais me frayer un passage , les armes à la main , au travers de votre Ecorcheur , de votre Horloger , de votre Serrurier & de vos femmes mores , de votre entremetteuse Harpicane , de son autre compagne , & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : si c'est celui de me suivre , je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare , au péril de ma vie : si c'est , au contraire , celui de rester ici pour me trahir , je vous déclare que vous serez la premiere à qui je couperai la tête , si l'on m'attaque.

La Dame couchée parut plus morte que vive à cette menace ; elle sauta de son lit à

terre, m'embrassa les genoux, & me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me suivre par tout le monde : mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entreprise.

A ces mots elle prit une robe-de-chambre, se remit au lit, & me dit qu'elle alloit sonner trois fois, à trois différentes reprises; qu'à la première, celui qui régloit la pendule ne manqueroit pas de venir pour la mettre sur l'heure où devoit commencer l'épreuve; que, la seconde fois qu'elle sonneroit, le Serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; qu'à la troisième, je verrois accourir le Sacrificateur à la grand' barbe, pour me délivrer, si je m'en étois rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever; que ces trois personnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels, de tous ceux que le Génie son époux avoit laissés

pour la garder & pour exécuter ses ordres ; que , les ayant attirés dans l'endroit où nous étions , l'un après l'autre , comme elle venoit de dire , j'en disposerois à ma volonté. Cependant , poursuivit-elle , comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force , peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité.

Sonnez , sonnez , Madame Crystalline , lui dis-je : je ne suis pas né si curieux que vous.

Oh ! que c'étoit bien parler ! dit le Sultan ; je crois que j'aurois fait tout comme vous ; car plus les femmes sont curieuses , plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse. Mais poursuivez ; car ce récit me paroît si divertissant , que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre , en bonnet de nuit ;

en mules, & l'épée à la main, au chevet de la Nymphe de crystal, quand vous lui dites de sonner; car vous voyez que je me souviens de tout. Eh bien! après?

Après, dit le Prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente Altesse vient de dire; &, m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de maniere que ces Messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés, la Dame curieuse sonna. L'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, & je ne manquai pas de lui couper la tête: j'en fis autant au Serrurier. Et comme je faisois signe à la Nymphe de sonner le Sacrificateur, elle leva la main droite; &, me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier devoient, selon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps; l'un, pour régler l'heure; l'autre, pour compter les bagues; & qu'ils avoient le privilege de rester dans le pavillon depuis

le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin : mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisieme si-tôt, puisqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de temps, & encore moins, qu'on se presât de le faire venir ne l'ayant pas achevée; qu'elle me conseilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tout le temps qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derriere du pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit, que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours elle baisa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre. Je lui répondis donc que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derriere pour éviter le péril; que je n'avois que faire de son ou-

verture pour me tirer d'affaire; & que si elle n'avoit la bonté de sonner tout-à-l'heure pour faire venir son bourreau de Pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets & de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeroient à mon passage avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au Génie leur souverain maître.

Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse CrySTALLINE sauta du lit à terre, prit l'autre, & me conseilla de sortir au lieu d'attendre l'ennemi, parceque nous pourrions le pren-

dre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite : nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius. L'étonnement des gens armés qui l'enviro-  
noient fut tel que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnoître ; le reste se mit en fuite avec des hurlements épouvantables. Je les poursuivis un peu trop chaudement ; car le Sacrificateur, que j'avois laissé derrière tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, & me suivit avec une douzaine de ses ministres qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner.

Crystalline m'en avertit par un grand cri qui me fit retourner. On n'osoit approcher d'elle à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, & que, par-dessus cette protection, elle filoit lorsqu'elle étoit trop pressée ; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre. Ce fut dans une de ces humiliations, que je coupai la tête

au maudit Grand-Prêtre, sans respecter ni sa longue barbe ni son caractère.

Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat : je tuai tout ce que je pus joindre, sans m'amuser à faire des prisonniers ; & traversant le rocher de crystal sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du Génie dans la chaloupe dorée. Je m'y mis après elle, & , dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle sans nous demander où nous voulions aller.

Je ne celerai point à votre Hauteſſe que ma joie fut ſi grande d'avoir mis à fin cette aventure, que je ne me ſouvins de mes armes que lorſque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une eſpece de reproche de les laiſſer dans ce lieu par une retraite précipitée ; & , ne voulant pas que le Génie, à ſon retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe à l'endroit d'où nous étions partis : mais elle n'en voulut rien faire ; & , malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes



bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de crystal pour y reprendre mes armes : ce fut tout autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage. Il étoit bordé d'un nombre infini de peuple : des gens à cheval, superbement armés, s'y promenoient ; & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple & ces Chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusqu'au bord de la mer, d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée avec une Demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre,

en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder. J'étois dans une confusion à faire pitié : j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux, & je ne savois où me cacher. Mais la Dame Crystalline n'étoit pas si décontenancée; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer; & quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'isle du pavillon, tout ce qui nous avoit vus débarquer ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire & force huées de moquerie : mais, voyant tout le contraire, je pris courage. Je levai les yeux, & je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule & tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes sortes.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir ; & deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Crystalline, & bientôt après la jetterent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie : celui qui m'aborda le premier me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque ; & une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée : du reste ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur & de pierreries. Cet habillement & le sérieux dont il me parla auroient fait rire un criminel sur la roue.

Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez ; la chaloupe dorée, la Princesse que voilà, & votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillants hommes du monde en guerre comme en amour ; je vous en fais

mon compliment : mais, dans l'aventure que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, & de filer un peu vous-même devant nous.

Je ne savois de quelle maniere prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appelloit ma compagne courut à lui les bras ouverts en lui disant : Ah ! mon cher & bien aimé Facardin ! la fortune enfin vous rend à toute l'impudence de ma première curiosité. Crystalline la curieuse, dit-il en la repoussant, d'autres temps, d'autres soins ; il n'est pas à présent question de vous : quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable Chevalier vient de rompre ! & quelle curiosité dans l'univers n'en seroit pas satisfaite !

La bonne Crystalline parut un peu mortifiée de cette réception : mais elle n'en perdit pas courage ; elle courut avec le même empressement vers l'autre. Mais ce fut avec

le même succès ; il ne daigna pas seulement la regarder ; & , la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier , il se tourna vers moi pour me parler : il étoit plus beau que le jour ; & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisiere de cuir en forme de diadême ; de cette lisiere s'élevoit un nombre infini de plumes flottantes : il portoit une cuirasse d'acier luisant , dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux : il tenoit d'une main une alêne , de l'autre la forme d'un soulier ; & au bout d'une espee de chaîne composée d'un petit cordon tout poisé , pendoit un chauffe-pied tout des plus vulgaires.

Dans le temps qu'il ouvroit la bouche pour me parler , le troisieme vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisieme n'étoit pas de la connoissance de la Nympe Crystalline ; car sa curiosité n'eut rien à lui dire : cependant sa figure & son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très médiocre, pour ne pas dire très petite; il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui servoit de cimier; à chaque bras il avoit une espece de bouclier couvert de plumes, &c, croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un coq; sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau; une touffe épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine; chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-dessus de la cheville du pied; & pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes, & trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant

de figures si différemment travesties pouvoient signifier; & pourquoi il leur avoit pris en fantaisie, à eux trois particulièrement, de s'habiller en emblèmes.

Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque, de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein. Nous étions les derniers venus avant votre arrivée; c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez ou qu'elle vous soit inconnue. Si vous y consentez, vous serez des nôtres; sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route.

Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque entreprise que ce pût être, & je leur en donnai ma parole.

Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous infor-

mer de quoi il est question dans ces lieux , & à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne sera , s'il vous plaît , qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres , pour vous rafraîchir & pour vous reposer. Peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de crystal ; vous avez mis à fin l'aventure du clavier en délivrant Madame que voilà ; venez vous remettre de vos fatigues , & , tandis qu'elle filera auprès de vous , je lui dirai des nouvelles du Génie son époux qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini , Messieurs les trois Chevaliers demanderent leurs chevaux , & m'en firent présenter un richement enharnaché. Le Coq monta le premier , & je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure , & qu'après avoir battu des ailes il se remit à chanter ; car son cheval , tout éperdu de ces deux actions , fit des sauts , des bonds & des trépignements si merveilleux , que la Nymphé Crystalline ,



qu'on avoit mise en croupe derriere moi , suivant la rubrique de ces lieux , en eut des vapeurs si considérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir.

Dès qu'elle eut repris connoissance : Belle Dame, lui dit le Coq, je vous suis infiniment obligé : mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas quand il en sera question. Pour vous, valeureux Chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire! lui dis-je : tenez-moi pour un traître & pour un infâme, si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies & qui portoit le tablier de cuir, il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire l'autre rouet, & que l'on conduisît la chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, jusqu'aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers & moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le Chevalier de l'alêne devinant ma pensée, Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes : il n'en est pas de même à notre égard ; & , puisque vous paroissez surpris de nos armes & de nos habillements, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager. Je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, & mettre devant vos yeux les périls & la récompense qu'elle promet.

Le Roi d'Astracan, un des plus puissants Princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses Etats, soit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le ren-

dent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de prospérités, parcequ'il n'avoit point d'enfants pour hériter de lui.

La Reine sa femme étoit belle, jeune & bien faite, d'une taille avantageuse, & d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du Roi. Comme elle en étoit éperdument aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusqu'au soir de son inquiétude & de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur : car tous les temples & tous leurs ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux & des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le Roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité. La Reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes & des sacrifices que l'on prodiguoit par-tout

inutilement ; cependant on ne trouvoit point mauvais que dans une consternation si générale elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre Princesse ne le faisoit point par malice , & le seul défaut qu'elle eût étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisoit rire , & rien ne la divertissoit.

Le Roi son époux avoit eu plusieurs guerres avec les Princes voisins sur ce sujet ; car dès qu'ils envoyoit faire part de quelque nouvelle funeste , comme de la mort d'un fils unique , elle répondoit aux Ambassadeurs avec leurs manteaux traînants , par des éclats de rire dont ils étoient si scandalisés , qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres , toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majesté des Souverains étoient violés en leurs personnes.

Cette maladie ne faisant que croître & embellir , le Roi résolut , par l'avis de son Conseil , qu'elle iroit en pèlerinage à l'O-

racle fameux du Coq, mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très médiocre; & d'autant que le temple de cet Oracle est aux portes de Fourchimene, capitale du royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguisant son nom & sa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le Roi, qui la suivoit incognito, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la Prêtresse du temple; & tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la Reine, elle se tenoit les côtés de rire. La Prêtresse en fut indignée: cependant, après quelques gambades & quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du Coq:

Ce que le Pèlerin desire,  
 Au Pèlerin arrivera;  
 La Pèlerine accouchera:  
 Mais rira bien, dans la saison de rire,  
 Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse

n'étoit point obscur ; mais la fin embarrassoit un peu les conjectures & les raisonnemens des spéculatifs. Cependant l'Oracle tint parole , & la tint si bien , que la Reine , au bout de neuf mois , mit au monde un fils & une fille plus beaux l'un que l'autre , & tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le sont en naissant : mais il en coûta la vie à la pauvre Reine , qui mourut de rire en accouchant. Le Roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit , & par la douceur de pouvoir respirer dans son palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés.

Mais son destin n'étoit pas de jouir long-temps d'un bonheur tranquille : au bout de six mois le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ses cheres espérances. Il y courut à la premiere alarme ; & , quoique tout s'empresât à son exemple , & que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfans , l'embrâsement fut si prompt & si terrible , qu'on ne put ja-

mais en retirer que sa fille. La plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zele, étoient restés jusqu'à l'extrémité dans les feux & la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit Prince.

Cette perte mit tout l'Etat dans une désolation extrême, & le Roi refusoit absolument de s'en consoler. Mais le temps, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur, en augmentant les attraits de la Princesse sa fille: c'étoit la vivante image de la Reine sa mere, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillants, & qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les Beautés de l'univers. Mais hélas ! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette maniere n'aient vu toutes les Beautés de la terre. Après cette réflexion, il resta quelques moments enseveli dans une profonde rêverie, dont il

sortit enfin pour reprendre ainsi son discours :

Le Roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple & toute sa Cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage, &, la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes noces pour lui ôter la sienne : mais, comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette Princeesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits & de feu, dont toute la personne & les moindres mouvements étoient accompagnés d'une grace toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler ; & ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit assez souvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles & les dents les plus blanches qu'on verra jamais.

Le bon Roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mere, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle



fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroiffoit encore plus insupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, & pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désespérer elle-même ; car on voyoit bien par ses manieres qu'elle se divertissoit de tout, sans que rien la fît rire : tous les philosophes, tous les chymistes, tous les siffleurs de sanfonnets, tous les maîtres de langue & les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur temps auprès d'elle. Il en étoit de même à l'égard de son sérieux : on avoit rassemblé tous les bouffons & tous les plaisants, tant bons que mauvais, du royaume ; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroissent sans remede sont quelquefois

---

suivis d'un désastre encore plus funeste, il survint un accident qui rendit bientôt le Roi, la Cour, & toute la province, du moins aussi sérieux qu'étoit la belle Princesse. Elle aimoit toutes sortes de divertissemens, & sur-tout celui de la chasse; une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse, & distante d'une petite journée de la capitale, étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice : elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, & sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, & justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie :

mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa point à l'envie que la Princesse eut de se rafraîchir : elle s'y jeta donc, encore toute couverte de sueur & de poussière, sans attendre qu'on y eût rendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée ; mais deux Dames & quatre Filles d'honneur, qui, par ordre du Roi son pere, ne la quitoient jamais, parceque c'étoient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jettées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la riviere, les bois & les rochers d'alentour, furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais.

Pour moi, je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler à force de les entendre, selon l'intention du Roi, la pauvre Princesse, excédée de leur flux de bouche,

avoit fait vœu d'être muette toute sa vie pour ne leur pas ressembler.

Quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train; car, tandis que la divine Princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois; l'une disoit qu'il falloit que le Dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde, de voir la Beauté la plus parfaite de l'univers dans son lit, sans donner le moindre signe de vie; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les Déeses, lui qui s'étoit transformé en cygne & en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des servantes de cuisine auprès d'une Beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle étoit couverte.

On ne sait si ce fut le Dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe, indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir : mais, quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout-à-coup ; & , comme elles tâchoient de gagner le rivage de peur de se noyer, elles virent derrière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive. Ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler : elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La Princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses Dames & de ses Filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais ; d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire cuter les dents par un certain poisson qui le suit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein

fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, & de prendre son arc & ses fleches pour se défendre & pour attaquer le crocodile : mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses, quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant dé faite de cette chemise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile : mais, comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échapper, lorsqu'ayant apperçu sa chemise qui flotloit sur l'eau, il s'en saisit; &, comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle Princesse, & disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La riviere, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit. Cela

fit juger qu'il n'y reviendrait plus , du moins pour cette fois. La Princesse , qui se trouvoit nue , ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau : tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres Dames que le crocodile avoit dévorées. Elle leur fit signe de dresser un de ces superbes pavillons à quelque distance du fleuve ; dès que cela fut fait , elle leur fit encore signe de se retirer , pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon ; & s'étant couverte de tous ses habits , à la réserve de sa chemise , elle prit ses armes , & , ayant joint sa suite , qui s'étoit retirée par ses ordres , elle monta à cheval , & , tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin , plusieurs couriers furent dépêchés à la Cour pour informer le Roi de son aventure.

Il n'attendit pas le lendemain pour partir ; toute la Cour le suivit ; & dès la pointe du jour il se rendit auprès d'une fille qu'il

aimoit plus que sa vie , & que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chere que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrasant, ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du crocodile : il ramena la Princesse le jour même , de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite , & qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau , pour faire le même ravage sur la terre.

Les réjouissances que l'on fit dans la ville pour le retour de la Princesse & pour sa délivrance ne furent pas univeselles ; ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse , animoit pour les Beautés que le monstre avoit dévorées , étoient inconsolables de leur perte ; & sur-tout les amants , qui ne cessoient de demander au Roi la permission de parcourir les bords & les environs du fleuve jusqu'à son embouchure , pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin , dès qu'il eut résolu d'envoyer des Ingénieurs à l'embouchure de la riviero



pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne l'y pas enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée.

Les aventuriers servant d'escorte aux Ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marcherent sur les deux bords de la riviere depuis l'endroit où le crocodile avoit paru la premiere fois, & maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la riviere sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrerent un marais qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y dispofoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé se précipiter au milieu du fleuve; ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetterent aussi-tôt dans la riviere après eux : & le perfide crocodile, qui s'étoit mis en em-

buscade dans les roseaux du marais, se jetta sur eux, & les traita tous comme il avoit fait leurs parentes ou leurs maîtresses.

Les Ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas; & sans eux on n'auroit jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déplorait leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défunttes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit; il avoit désolé l'une & l'autre rive de la riviere, en dévorant le bétail & les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire.

Bientôt après, on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres & cette profusion des choses les plus rares & les plus singulieres qui servent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la riviere y



conduisoit de toutes les régions du monde; le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul faut du marais dans la riviere abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandises; & les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avoit tout une autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le Roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit; cependant il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle Princefse, qui, à son retour, de trois cents soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feuë Dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville & des environs, de moufeline, de

toute sorte de toile & de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine : toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme enforcées ; car celles qu'elle avoit portées le jour lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le Roi, plus touché du chagrin de sa fille que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présents par les grands officiers de la couronne vers l'Oracle du Coq.

Ils furent bien reçus de la Prêtresse du temple, & leurs présents encore mieux : mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque temps que le Coq étoit allé rendre visite au grand Caramoufsal ; & que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimene.

Quoique le Roi leur maître fût affligé

de ce retardement, il ne perdit pas courage; & ne donnant que le temps qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes Ambassadeurs avec trois cents éléphants chargés de la plus magnifique toile peinte & des plus beaux linges qui fussent dans tous ses Etats; & pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoufsal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique, au rapport de ceux qui l'ont entendue, soit beaucoup plus propre à faire devenir fou, qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le Prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en favoit quelque chose: mais le Chevalier de l'alêne ne lui en donna pas le temps; & poursuivant son récit:

Les Satrapes d'Astracan, dit-il, s'étant mis en chemin avec leur toile peinte & leurs guenons, après avoir côtoyé la Chersonese Taurique, & traversé l'une & l'autre Arménie, se rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des présents

dont ils étoient chargés. Je vous ai dit que trois cents éléphants portoient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, & qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un singe : je ne sais ce que le Roi leur maître prétendoit que le sage Caramoufal fît de trois cents singes ; mais, quoi qu'il en soit, il leur avoit recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La forêt qu'il falloit traverser pour se rendre où ils vouloient aller étoit si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage ; dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, & disparaître en un moment, plus effrayées que si toutes les meutes & tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses. Cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque temps après ; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers & d'amandiers, que tous leurs singes, qui du haut

de leurs éléphants n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières, & le mieux fait de tous les singes, mais si triste, que les Satrapes pleurerent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler : car, bien loin de gambader & de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du temps à lire ; & , quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, & , tantôt les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs, & répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faisoient un tintamarre & un va-

carme à défespérer tous les environs. La caravane des Ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois avant que de pouvoir les rassembler ; car ils ne quitterent les arbres pour rejoindre la compagnie, que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits. Encore n'en revinrent-ils pas tous ; car à quelques jours de là il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, & trois autres d'un dévoiement causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les Envoyés du Roi, fut de les écorcher, & d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoufsal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyerent donner avis de leur arrivée par un courier, & savoir en même temps de l'Enchanneur, si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin avec tout leur équipage pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper.



leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle maniere il vouloit qu'ils lui fissent voir les présents dont ils étoient chargés.

Le courier revint au bout de trois jours, & leur dit que Caramoufsal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que, s'étant retiré tout au sommet du mont Atlas, il n'y avoit que leurs singes qui pussent grimper jusques là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présents & leur suite sous sûre garde au pied de la montagne, & de gagner du mieux qu'ils pourroient l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marcherent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, &

la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi , les objets qui s'offrirent à leurs yeux , & la route même , leur parurent moins effroyables , quoiqu'ils montassent toujours : ils trouverent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables , dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres ; ils virent des oiseaux d'une espece toute nouvelle , à mesure qu'ils montoient , & de petits pavillons répandus par-ci par-là. Ce fut à six cents stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter , & qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux , qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoufsal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant , qui , d'un côté , étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers , & de l'autre , environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes , des télescopes , & tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon , il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe.

Comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les Satrapes du grand Roi d'Astracan fouhaitoient de Caramoufsal.

A ces mots ils se prosternerent devant lui comme ils auroient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira tout un autre respect que cette vénération que sa renommée par-tout répandue sembloit exiger. Ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un Enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, & qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, & lui firent le dénombrement des présents qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés , il les conduisit , avant que de leur répondre , vers un endroit de la montagne d'où l'on découvroit toute la mer , & d'où l'on auroit pu découvrir toute la terre , si la vue des hommes en étoit capable ; ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les isles qui s'élevoient dans la mer leur parurent comme de petites taches noires , & les plus gros vaisseaux comme des atômes flottants. Ce fut alors que , prenant la parole , il leur tint ce discours :

Je ne suis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoissent que par une réputation que je ne mérite pas : il est bien vrai qu'une connoissance acquise par de longues méditations , une spéculation continuelle , & peut-être la proximité des corps célestes , m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'astrologie a de plus infallible ; je dirai même que la plupart des Oracles ont moins de certitude dans leurs réponses , qu'il n'y en a dans mes conjectures & mes prédic-

tions. Pour celui du Coq, d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conseillé de chercher en ces lieux, il n'est plus question désormais de sa divinité ; d'autres soins & d'autres emplois l'occupent.

Considérez , poursuivit-il , la distance qu'il y a de l'endroit où nous sommes jusqu'aux flots qui se brisent contre le pied de la montagne. Si le Roi votre maître pouvoit rassembler trois rouets qui sont dispersés par le monde, il ne lui seroit pas impossible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du sommet du mont Atlas où nous sommes, pût atteindre jusqu'à la surface de la mer ; cet ouvrage achevé, tous ses souhaits seroient accomplis , le monstre disparoîtroit pour jamais, la Princesse sa fille riroit, parleroit, & les mêmes rouets lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit.

Mais comme il est impossible, conti-

nua-t-il, que le Roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseilerois de faire pour sauver ses Etats d'une entiere désolation, & pour donner à la plus belle Princefse de l'univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse & la plus accomplie. Qu'il fasse publier par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rir la Princefse ou vaincra le crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir pour sa récompense, ou l'adorable Mouseline avec tous les Etats du Roi son pere, ou bien toutes les forces & toute la puissance du même Roi, pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il soit permis aux Aventuriers de combattre le monstre, quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise; car il est indifférent qu'on commence par le monstre ou par la Princefse. Qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure & de quelque condition qu'ils puissent être. Et enfin qu'elle ne

manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes provinces qui joignent les Etats du Roi son pere. Allez, illustres Satrapes, poursuivit-il, rendez au Prince qui vous envoie les magnifiques présents dont il a voulu m'honorer; Caramoufsal ne veut pour récompense des services qu'il rend, que le plaisir de les avoir rendus.

Et si l'arc & les fleches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, se trouvoient parmi leurs présents ou leur équipage...?

Les Ambassadeurs, qui ne s'étoient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours, tournerent les yeux sur lui, & penserent tomber de leur haut de lui voir une bouche si prodigieusement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du Roi Fortimbras. Caramoufsal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les Ambassadeurs alloient faire qu'ils n'avoient ni arc ni fleches; & s'adressant à celui qui portoit le bras en

Écharpe : Ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces lieux, qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. Ensuite ayant congédié Messieurs de l'ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravane en moins de temps, & avec beaucoup moins de peine, qu'ils n'en avoient eu à se rendre auprès du grand Caramoufsal.

Comme ils avoient été long-temps absents, ils firent la revue de leurs éléphants, de leurs ballots de toile peinte, & de leurs singes; le compte se trouva juste, à la réserve du singe affligé, qui, depuis huit jours, avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage pussent dire de quelle manière, & sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les Satrapes, affligés de sa perte, & de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du Roi leur maître.



A la sixieme journée de chemin , après avoir fait un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord , quoique la fin leur donnât beaucoup de joie ; ils apperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés. Comme les chefs de cette troupe paroïsoient être de quelque conséquence, & que les chameaux, si soigneusement gardés, leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnerent à leur musique de jouer aussi-tôt qu'ils furent en état de se faire entendre. A ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister ; mais sur-tout les chameaux faisoient rage de regimber, de se cabrer, & de mettre le désordre partout. Dans la frayeur épouvantable dont ils étoient saisis, ils jetterent à terre les charges qu'ils portoient ; & ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains tigres & cer-

tains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade; car ils vinrent droit sur eux, & il en coûta la vie à quelques uns des moins diligents à se sauver.

Cependant les éléphants faisoient bonne contenance, & les singes fort mauvaise; car, tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnassières en respect avec leurs trompes, les singes remplissoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés.

Ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers, sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut, au grand étonnement des Satrapes: il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de fleches; il en choisit une pour chaque tigre, & une pour chacun des lions, & d'une atteinte infallible, leur en perça le cœur l'un après l'autre. Quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses fleches de leur corps, salua les Satrapes ses conducteurs, & disparut parmi les rochers qui bordaient la plaine, aussi

subitement qu'ils'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle maniere les Ambassadeurs & l'escorte des lions & des tigres se separerent après cette aventure : mais on sait que les premiers, de retour à la Cour d'Astracan, ayant informé le Roi leur maître de la réponse & des conseils du grand Caramoufsal, qu'ils avoient apportés par écrit, le Roi, de l'avis de son Conseil, & du consentement de la Princefse sa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il étoit permis à tous Aventuriers d'entrer en lice & d'aspirer à la possession de la plus belle Princefse qui fût sous le ciel, & de l'un des plus puissants empires de la terre.

Comme, depuis cette publication, la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la Princefse encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable ou la singularité des deux aventures qu'on devoit éprouver, la Princefse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année : tous

ceux qui l'ont vue, soit dans ses voyages, soit à la Cour du Roi son pere, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publioit; & la plupart, séduits par tant d'éclat, & par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, Seigneur, me dit le Chevalier de l'alêne, ce qui nous rassemble ici, & voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter.

A la fin de ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare & du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le Prince de Trébizonde, à la seconde Partie de ces Mémoires.

F I N.

---

L'ANECDOTE suivante, sur l'existence & la perte de la suite de ce Conte piquant, n'est pas généralement connue, & trouve naturellement sa place ici. Nous la tenons de M. Fontanelle, qui, ainsi que plusieurs autres Gens de Lettres, l'a entendu souvent raconter à feu Crébillon fils, qui ne se lassoit pas de la répéter.

Cet Écrivain aimable avoit été lié dans sa jeunesse avec M<sup>lle</sup> Hamilton. Un jour elle lui montra & lui offrit un assez gros paquet de papiers de son oncle. Parmi les premiers cahiers qu'il visita rapidement, il y en avoit un sur lequel il lut en titre : LES QUATRE FACARDINS ; *seconde Partie*. Malheureusement il n'emporta pas ces papiers en se retirant. Jeune alors, & fort occupé de ses plaisirs, il négligea pendant quelques jours de les aller prendre. Dans cet intervalle, un zèle peut-être trop sévère les condamna au feu ; & lorsque Crébillon revint enfin les demander, il eut la douleur d'apprendre le sacrifice qui venoit d'en être fait.



TROISIEME

---

---

TROISIEME LISTE  
DES OUVRAGES

IMPRIMÉS

PAR ORDRE DE MONSEIGNEUR  
COMTE D'ARTOIS.

	vol.
LES Aventures de Téléma- que, par M. de Fénelon,	4
Les Contes d'Hamilton,	
Le Belier,	}
Fleur d'Epine,	
Les Quatre Facardins,	
	3

P O É S I E S.

Les Fables de la Fontaine,	2
Œuvres choisies de Gresset,	1

---

Total des volumes imprimés pendant les six derniers mois de 1781,

10

*Tome III.*

T

79715934

